

### « Le premier cercle de l'égrégore » par Francis Cohen : épisode 3

#### 8. *La certitude d'un nom : il y a plusieurs hommes en lui*

Qui écrit ? Sous quel nom ? Le lecteur que je suis se voit avec un certain plaisir dans ce nom et dans cette question. Je continue à croire que je suis un lecteur profond alors même que le récit s'est emparé de moi et a commencé à me lire, mais c'est le mot lire que je ne cesse de relire en rêve entre les lignes, et plus je lis, plus je m'enfonce dans ce nom. Ce nom, depuis le début de la lecture, est crypté.

Ernest Poret Blosseville écrit, dans *Les Puységur, leurs œuvres de littérature, d'économie politique et de science* qu'au nom de Puységur est attaché un privilège rare, « un privilège unique peut-être pour une race guerrière, c'est le don d'écrire transmis de père en fils, sans interruption aucune, dans cinq générations. » En reprenant ce nom, Edmond, à son insu sans doute, inscrit sa « littérature » dans cette lignée généalogique qui s'inaugure avec *Les Mémoires* de Jacques de Chastenot chevalier, marquis de Puységur, mais c'est seulement huit ans après sa mort, en 1690, que *Les Mémoires* ont été publiées et déjà les écrits d'un Puységur étaient associés à une falsification, puisque la même année parut une contrefaçon hollandaise en caractères elzévirien, devenue fort rare selon Ernest Poret Blosseville. Dès leur parution l'authenticité des mémoires de Puységur a été contestée « sans qu'il ait d'ailleurs été produit des commencements de preuves ou seulement des probabilités à l'appui de cette négation. Il suffit de les lire, précise Ernest Poret Blosseville, tout défigurés qu'ils sont, pour reconnaître à certains détails intimes que le doute n'est pas permis. » *Les Mémoires* ont aussi été pillées par Alexandre Dumas dans *Les Trois Mousquetaires* pour le récit du siège de Montpellier où habitera Roger Laporte à qui Pierre Madaule rendait visite fréquemment.

Puységur : puisé dans une crypte où réside depuis sept générations ce que le magnétiseur Puységur appelle un « dépôt » qu'il faudra extraire par

la cure magnétique : le dépôt d'un nom dans lequel il y a plusieurs hommes.

Puységur est donc le nom que choisit Edmond Madaule pour signer *Crypte*, son premier récit. Pierre Madaule précise :

« Puy en occitan désigne le mont, et c'est dans cette langue à n'en pas douter, que mon frère avait voulu faire entendre son nouveau nom. La signification de Puységur devient assez claire ; c'est la montagne sûre, celle de la certitude peut-être, mais plus encore celle qui protège et qui sauve. Compris de cette façon le vocable choisi évoque inévitablement un château des Pyrénées dont le destin tragique a fait beaucoup rêver. »

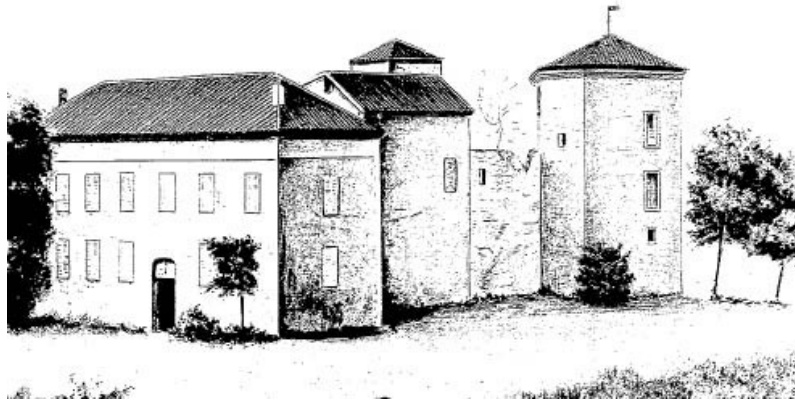
Qui sauve qui, de quoi ?

Puy ne désigne pas seulement le mont en occitan, le Littré précise que le puy est le nom d'une fête poétique qui se célébrait dans quelques villes de France en l'honneur de l'immaculée conception de la Sainte Vierge ; elle consistait dans la distribution d'un prix qu'on donnait à ceux qui avaient écrit les meilleures pièces de vers sur le sujet. Puységur : le nom d'une fête en l'honneur de l'immaculée conception d'un texte que célèbre la lecture de *La Grande Bibliothèque*. Je me demande pourquoi Edmond ou Pierre n'ont pas emprunté *L'Immaculée Conception* d'André Breton et Paul Eluard, l'incarnation de ses deux auteurs aurait pu les satisfaire, cette phrase suffirait à les convaincre de le lire :

« Ne lis pas. Regarde les figures blanches que dessinent les intervalles séparant les mots de plusieurs lignes des livres et inspire-t-en. »

Peut-être n'ai-je fait que cela : regarder les blancs entre les livres que mes rêves remplissaient de mes lectures fictives.

Séгур, du latin *securus* : sûrement, libre de souci. Et rien n'est moins certain que ce texte dont les limites sont peu sûres.



Puységur évoque aussi, selon Pierre Madaule, ce château qui résiste grâce à Esclarmonde.

En 1243, une armée se mit en marche vers Montségur qui, très vite, est encerclé. Bernard d'Alion longtemps hostile aux hérétiques avait épousé, en 1235, la fille du comte de Foix, Esclarmonde, qui avait convaincu son mari de venir en aide aux assiégés. *En attendant Esclarmonde* est un livre de Danielle Mémoire dont la quatrième de couverture annonce qu'un livre est toujours un-livre-en-attendant : « Un livre, une autre fois, duquel on désespère de voir jamais le terme, on en aura écrit un autre en attendant. » Le marquis écrivait un livre dans l'attente d'une lecture de l'autre, Pierre Madaule, lui, feint de ne pas écrire celui qu'attend le lecteur qui lisant *La Grande Bibliothèque* soupçonne Pierre d'avoir écrit à la place d'Edmond, mais Pierre Madaule a bien écrit *Une tâche sérieuse ?* en attendant, un livre écrit en attendant un livre qu'il n'avait pas encore « écrit ». Dans *La Nouvelle Esclarmonde*, Danielle Mémoire apporte quelques éclaircissements : « L'auteur unique entend donner cette suite apocryphe de manière telle qu'un lecteur, sinon tout à fait ne doute pas, puisse du moins sans excès d'efforts se convaincre que c'est un autre, en effet qui l'écrit. » (Je ne pourrais que rêver de rencontrer l'incarnation de *La Nouvelle Esclarmonde*, elle saurait sans doute m'initier à des mystères partagés par mes lectures.)

Le château de Montségur fut construit ou reconstruit sur des ruines, comme la Rome de Freud, il est l'image de la stratification du psychisme et des livres, qui commencent à devenir identiques, je commence à le comprendre et cela risque de m'engager dans des voies inextricables. Le livre va encore errer et me perdre d'autant plus qu'il risque de se réincarner dans la personne du lecteur que je croyais être, cette sorte d'identification loin de m'éclairer risque de me perdre, peut-être finirais-je par être une femme ou un livre et il faudra lire un roman sous le roman de Puységur et me lire lisant le roman en présence de celui que j'ai cru être avant d'entrer dans *La Grande Bibliothèque*.

L'ancien curé de Puységur, l'abbé J. B. Escarnot publie en 1909 une plaquette sur le château de Puységur, le château est en ruine.

« Mais sur ce triste château planaient, écrit l'abbé, de grands souvenirs, et dans ces vastes salles délabrées, avaient vécu d'illustres personnages, de vaillants capitaines, de nobles dames, des familiers de mes études, dont les noms m'étaient connus et dont le souvenir m'attirait. J'entrais avec eux dans ces ruines, et ce qu'ils me disaient, ces chers disparus, m'absorbait tellement, que je n'entendais point gémir sous mes pas les escaliers rompus et les poutres branlantes. Que m'importait le danger ? Je voulais voir et savoir. J'allais et venais des souterrains aux combles, cherchant si dans cet abandon général, il ne restait point quelques traces du glorieux passé que j'évoquais.

Quelle heureuse surprise ! Dans une chambre moins misérable que les autres, ouverte cependant à tous les vents, je découvris dans un coin un amoncellement de vieux papiers : toutes les archives de Puységur ! Il avait plu la veille, il avait plu l'automne, l'été et le printemps passé, et depuis des années il pleuvait sur cette vénérable montagne de parchemins et de papiers. »

À recopier cela qui raconte mon propre récit, qui se termine par ce qui n'a pas encore commencé, un récit s'introduit dans le mien dont il faudrait se demander si, comme tous les récits, il n'est pas sa fiction. Les archives de ce Puységur ne sont pas celles que je cherche, mais le nom bouge, il se raconte, d'un récit à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un lieu à l'autre. J'ai beaucoup envié cet abbé et j'ai visité le château de Montségur en lisant le livre de l'abbé. Le château de Puységur et celui de Montségur

se confondaient, dans les ruines du château de Montségur, j'ai cru retrouver les traces de Puységur.

René Nelli qui participa avec Jacques Madaule et Michel Roquebert à une manifestation pour commémorer le huitième centenaire de la fondation de la ville de Réalmont en 1972, évoque, dans son livre *Les Cathares*, une fable très étrange. On prétend, dans la région, que le château est visité par des Tibétains. Un ingénieur qui a effectué des fouilles dans le château en 1932, prétend avoir été en relation avec des esprits et invoquait des maîtres Tibétains. « Faut-il conclure, écrit René Nelli, avec les occultistes, que Montségur est "visité" par les Tibétains, ou bien, avec les parapsychologues que l'ingénieur avait suscité, dans son souterrain, une image mentale, un égrégora extériorisé ? »

Revenu au château de Puységur, c'est-à-dire à la lecture de l'abbé et poursuivant mon entreprise de défouissement, je découvrais que la région de Puységur avait été terre anglaise, et je savais par ailleurs que François-Jacques de Chastenet, marquis de Puységur, le frère du magnétiseur avait entrepris un voyage en Angleterre, ce Puységur avait sans doute rapporté de son voyage une grammaire anglaise. Une grammaire est le premier livre emprunté par Edmond dans *La Grande Bibliothèque*, une note de Pierre Madaule indique qu'il s'agit d'une grammaire anglaise : « "Grammaire anglaise" selon mon souvenir que confirme une rature du manuscrit initial. Il s'agit, on le voit, d'un bon exemple de correction qui, pour garder la mesure (ou plutôt retrouver la banalité) ou pour des raisons de style, affaiblit le texte. On verra, en lisant *Marques d'origine* pourquoi la suppression d' "anglaise" altère le sens involontaire du texte. » La grammaire n'est pas une grammaire mais une grand-mère anglaise qui serait la grand-mère de la mère d'Edmond et de Pierre. Si la grand-mère n'a aucun rapport avec Puységur, les lointains aïeux de cette parente ont pu séjourner dans le château de Puységur, le nom double une généalogie, par lui la fable a déjà commencé. Puységur serait alors le nom d'une langue qui n'existe que par la lecture d'une fiction de la lecture. Pierre Madaule, au moins par son prénom, entretient une filiation avec la très vieille famille Puységur. Au seizième siècle, Bernard de Chastenet, le fils de Nicolas de Chastenet eut lui-même un

filz qu'il prénomma Pierre, né le 5 janvier 1570 et mort à Lectoure le 4 décembre 1642, l'Abbé Escarnot indique qu'il est « auteur de la branche des *Barons de Puységur, seigneurs de la Coupette* ». Ce Pierre né à Lectoure n'a pas manqué de m'évoquer Pierre Madaule « né » dans la lecture de *L'Arrêt de mort* de Maurice Blanchot, mais, relisant *L'Interlocuteur* de Jacques Madaule je découvre, page 138, que le père de Pierre avait été nommé professeur d'histoire au collège de Lectoure, l'année même où Mosquita, son amour de jeunesse, lui signifiait qu'il n'avait rien à espérer d'elle, c'est sans doute à Lectoure qu'il renonce à son amour. C'est dans la lecture qu'Edmond et Pierre chercheront l'amour, et c'est au diocèse de Lectoure que Bernard de Chastenet était prêtre au XV<sup>e</sup> siècle.

À qui appartient l'inconscient que je traque à travers ces condensations ?

La perplexité ne me quitte pas. Les indices sont là. Les livres m'attendent et les lectures sont inattendues. La bibliothèque est hantée par l'action du nom de Puységur. Et *puis c'est sûr* et pourtant rien n'est moins sûr que la lecture et à partir d'un certain moment il faut cesser de demander des preuves, le parcours se suffit à lui-même. Lira qui pourra. J'attends peut-être de reconnaître ce qui me lit sur le lieu même d'un nom. Mais toujours la lecture se poursuit. Après le risque d'un faux-pas, peut-être ? Elle recommence sans cesse, elle se lit elle-même pour s'éloigner de ce qu'elle lit et pourtant cela ne devrait pas me regarder, ce nom n'est pas le mien. Il y a des vertiges et j'ai expérimenté les divagations sur les bords de mes lectures, la couverture du livre me l'annonce depuis le début : La lecture est une prison, les livres en sont les escaliers que je ne cesse de monter et descendre. Et je n'oublie pas ma lecture de *Dans la tour* où Danielle Mémoire écrit le nom de Piranèse le 18 octobre.

[...]

---

Carnet de bord

Longue interruption – je lis Claude Simon, parce que la notice biographique d'Edmond Madaule rédigée par le Bureau de l'Association des Amis du Maitron précise qu'Edmond : « Décrit par son frère Pierre comme un “révolté”, avait placé au-dessus de sa passion littéraire (d'auteur comme de lecteur de Georges Bataille, Claude Simon...), celle “du combat des hommes [...] le combat révolutionnaire”. » Je viens donc de lire *Les Corps conducteurs, Histoire* et *La Bataille de Pharsale*.

Dans *l'Art de la guerre*, Jacques de Chastenet marquis de Puységur (le père du magnétiseur), édité après sa mort par son fils, étudie la bataille de Nordlingen qu'il compare à celle de Pharsale. Je ne sais si Claude Simon a lu Puységur dont le livre très célèbre est par exemple cité par Voltaire dans *Le Siècle de Louis XIV* et par Clausewitz dans *De la guerre*, mais Edmond Madaule a lu Claude Simon qui avait lu Lucain, Jules César et sans doute la vie de Pompée de Plutarque. Marmontel qui se trouve dans la GB a traduit la *Pharsale* de Lucain. Puységur, lui, n'a pas lu Puységur.

Cette phrase de Clausewitz : « Puységur, le fameux quartier maître général du célèbre Luxembourg note qu'il ne se fiait pas trop à lui-même, s'étant aperçu qu'il se trompait de chemin toutes les fois qu'il devait aller au loin chercher le mot de passe. » Et Voltaire : « Il [Puységur] nous a laissé *l'Art de la guerre*, comme Boileau a donné *l'Art Poétique*. »

En lisant le livre d'Ernest Poret Blosseville, je découvre que tous les Puységur écrivent de père en fils comme dans la famille Madaule, que Diderot « détenait plusieurs volumes annotés en marge au crayon par le marquis de Puységur. »

Comme Puységur, je cherche le mot de passe de Puységur.

---

Une découverte récente vient encore d'interrompre ce récit, heureusement une lettre de Pierre Madaule a relancé la machine. Je suis maintenant convaincu qu'il faut suivre ce que raconte le nom de Puységur. Raconter ce qui se raconte avec ce nom, une fable de la lecture dans l'histoire. Le nom de Puységur se démultiplie et fait jouer des coïncidences imprévisibles, des simultanités dangereuses, un nom en

mouvement relie des temporalités et lit ses lecteurs. Je n'ai, en effet, lu que ce nom depuis le début. Pendant cette semaine d'interruption, j'ai rêvé de l'incarnée de *La Grande Bibliothèque*, je lui demandais si elle incarnait – Edmond ou Pierre ? – elle incarnait tous les Puységur.

– Tous ?

– Oui, tous sans exception.

– Pourrais-je rencontrer celle qui incarne *Les Puységur, leurs œuvres de littérature, d'économie et de science : étude* ? Attention, me dit-elle, cette femme est perverse, elle manipule ses lecteurs, et elle se manipule devant le lecteur, mais elle ne pourra rien te dire sur « l'autre » Puységur, le livre d'Ernest Poret Blosseville date de 1873, tandis que moi j'ai lu tous les journaux, j'ai enquêté.



**PUYSÉGUR** (*Jacques de CHASTENET*, vicomte de), lieutenant-général sous Louis XIII et sous Louis XIV. S'est acquis beaucoup de considération, et a laissé des *Mémoires*, XIX, 29.

**PUYSÉGUR** (*Jacques-François*), fils du précédent, maréchal de France sous Louis XV. A écrit sur l'art de la guerre comme Boileau sur l'art poétique; était consulté par le ministère dans toutes les affaires critiques, XIX, 29, 179.

**PUYSÉGUR** (*Jacques-François-Maxime de CHASTENET*, marquis de), fils du maréchal. A la bataille de Dettingen, tue des soldats de son régiment qui ne voulaient plus suivre, XXI, 99. — Est blessé à Fontenoi, 138; XII, 131.

**PUYSIEUX** (de). Envoyé de France, en 1748, au congrès de Bréda, comme plénipotentiaire, XXI, 193.

**PYGMALION**. Vers sur ce que la Fable raconte de sa statue, XIII, 277.

*Pygmées*. Leur existence énoncée dans Ézéchiel; plaisanterie à ce sujet, XLVIII, 502.

### Informations judiciaires et arrestations

Paris, 16 octobre.—Une information a été ouverte contre le général Jousseau, créateur de la "Revue de Monde"; Jacques de Lesdain, directeur politique de l'"Illustration," Robert de Beauplan, du même périodique, ces deux derniers en fuite; Lucien Combelle, directeur de "La Révolution Nationale"; le Comte Armand de Chastenet de Puysegur, auteur de "L'Allemagne vaincra" et le général Pinsard, ancien directeur des services civils de la légion des volontaires, ont été interrogés. M. Verdier, directeur des usines Gnome-Rhône a été arrêté. L'éditeur Baudimière et Robert Brasillach de "Je suis partout" ont été internés à Fresnes.—

France, 17 octobre 1944



Paris, le 30 janvier 2017

Cher Pierre Madaule,

Un grand merci pour votre lettre qui m'encourage, mais je dois vous dire que je ne suis pas au bout de mes peines, ce récit qui prend la forme d'une enquête risque d'être interminable et je me demande parfois si je ne devrais pas adopter la forme journal qui rendrait compte au jour le jour de mes avancées et surtout de mes errements bibliothécaires. La somme des choses lues me semble parfois vaine et surtout égarante, elle témoigne plutôt de mon incapacité à entrer dans cette GB que le hasard m'a mis entre les mains il y a maintenant trois ans.

Poursuivant donc mes lectures, j'ai découvert qu'il existait un « autre » Puységur, collaborationniste et violemment antisémite, un véritable « drumontien nazifié ». Il est l'auteur de nombreux pamphlets, parmi d'autres, celui-ci : *Qui était le juif avant la guerre ? Tout ! Que doit-il être ? Rien !* Ce livre est publié en 1942, chez l'éditeur Baudinière. Dans ce livre, certains passages sont recopiés de *Bagatelles pour un massacre* (cet « autre » Puységur est encore un plagiaire), par ailleurs il prend souvent la parole sur Radio-Paris pour déverser ses discours antisémites. En 1913, il fonde « l'Association des familles de la noblesse française » chargée de défendre les intérêts d'une aristocratie « submergée par les titres volés, les noms escroqués, l'argent pillé », volée « par une bourgeoisie humanitaire, par la franc-maçonnerie, par les grands athées pervers ». Ces citations sont extraites de son livre : *De l'épée au tango* publié en 1914. (J'ai trouvé ces références dans le n°173 de la *Revue d'Histoire de la Shoah*, d'autres passages sont aussi cités dans *L'Antisémitisme de plume* de Pierre-André Taguieff)

Que faire, cher Pierre Madaule, avec ce Puységur-là ?

Ce Puységur appartient à la famille du magnétiseur, mais, avec lui, « l'abîme à franchir » semble infranchissable. Je suis en panne.

Je vous livre ici mes perplexités et je vous adresse mes pensées les plus amicales,

Francis C.

Entre impatience et appréhension, j'attendais une réponse de Pierre Madaule, mais je n'avais pas, dans cette lettre, dit le fond de ma pensée.

Edmond Madaule, résistant, qui avait pris part à la libération de Paris, pouvait-il ignorer l'existence de « l'autre Puységur » ?

En évoquant un « autre » Puységur, mais je ne m'en suis rendu compte qu'après, ne faisais-je pas indirectement signe vers *L'autre Blanchot*, le livre que venait de publier Michel Surya, forçant ainsi des connexions, peut-être hasardeuses mais dont l'insistance...

Pendant cette semaine, j'abandonnais mes recherches sur « l'autre Puységur » après avoir traqué, dans les librairies, les index de livres susceptibles de m'informer sur lui, puis je me replongeais dans la lecture de Charles de Villers. Mes recherches m'apprirent qu'il avait rendu visite à Goethe, que les lettres que Goethe recevait de cet ancien capitaine d'artillerie lui avait sans doute sauvé la vie lorsque des soldats français faisant irruption chez lui découvrirent sur sa table une lettre de Charles de Villers, qui correspondait aussi avec Jacobi, Jean-Paul Richter et Klopstock. Charles de Villers a écrit trois pièces de théâtre dont les manuscrits sont à Hambourg, parmi ces manuscrits, j'aurais voulu pouvoir lire *Les Frères rivaux*. Madame de Staël qu'il voyait souvent était très éprise de lui, elle l'a sans doute plagié dans le chapitre sur Kant de *De l'Allemagne*, et son amour pour Charles de Villers participait à l'évidence de la « lecture ». Dans une lettre du 11 mai 1810, elle lui écrit : « Si vous étiez ici, je vous lirais mon livre, je vous laisserais y changer tout ce que vous voudriez. » Madame de Staël aurait donc incarné *De l'Allemagne*, peut-être même l'Allemagne elle-même pour Charles de Villers anticipant ainsi les pratiques bibliothécaires, plus encore elle aurait pu jouer le rôle médiateur de l'incarnée et sauver de l'oubli bibliothécaire *Les Frères rivaux*, qui, je l'imagine, est une adaptation d'*Œdipe à Colonne*. Ces frères rivaux ne pouvaient être qu'Étéocle et Polynice dont les initiales, comme le remarque Pierre Madaule sont celles d'Edmond et de Pierre. J'en étais là de mes rêveries, quand je découvris qu'un certain Henri Tribout avait écrit en 1936 une plaquette sur Charles de Villers : *Un précurseur du III<sup>e</sup> Reich, Charle-François-Dominique de Villers*

publié à Nancy par la Société d'Impressions Typographiques. Le lendemain de cette découverte, je partais à la Bibliothèque nationale. Il me fallut acheter un billet d'entrée, muni de ce billet, un bibliothécaire m'indiqua qu'il me fallait obtenir une carte de chercheur pour pouvoir accéder à la salle du rez-de-jardin où je pourrais commander mon livre. Installé à la place 94 dans la salle L, j'attendis une heure cette malheureuse plaquette en lisant *La Route des Flandres* de Claude Simon dans laquelle la bibliothèque de Leipzig est bombardée. Lorsque le livre arriva, je ne pus m'empêcher de sourire, ce livre n'était pas un livre mais une misérable plaquette de neuf pages. L'auteur commence par citer le baron de Seillière qui a fait une conférence, un an auparavant, à l'Académie des Sciences Morales et Politiques sur un précurseur des idées d'Hitler, Charles-François-Dominique de Villers. Henri Tribout reprend cette affirmation du baron de Seillière qui n'est jamais étayée, après avoir établi la véritable date de naissance de Villers en apportant des preuves pendant six pages, l'auteur conclut abruptement :

« Esprit vraiment bizarre Charles-François-Dominique de Villers originaire d'une ville éminemment française, se germanisa entièrement à la suite de ses déboires et fait aujourd'hui figure de précurseur, du moins en ce qui concerne les théories religieuses et morales du III<sup>e</sup> Reich. Il est curieux de constater que les Allemands, esprits supérieurs, à les en croire, ont eu besoin de Français pour leur indiquer la marche à suivre. La théorie du racisme par exemple, a été formulé longtemps avant le Führer, par le Comte de Gobineau et Charles de Villers, preuve suffisante de la prééminence de l'esprit français. »

Henri Tribout aurait souhaité qu'il y eut des précurseurs « français » du nazisme, peut-être aurait-il voulu en être, il est étonnant d'imaginer que Charles de Villers soit ici confondu avec « l'autre Puysegur » en qui Henri Tribout aurait pu, à coup sûr reconnaître sinon un précurseur du moins un partisan de la première heure de l'antisémitisme nazi. Après cette lecture à la BnF, je rentrai chez moi, une lettre de Pierre Madaule m'attendait, nous sommes le 10 février 2017. Lisant la lettre, j'ai cru un moment que *La Grande Bibliothèque* allait exploser, elle était minée par l'histoire qui revenait dans une époque sombre. Pierre Madaule m'apprenait que son frère avait trouvé le tombeau de Puysegur en l'église

Notre-Dame du Bourg à Rabastens, Pierre Madaule se rendit à Rabastens « dans la sombre église dont tout le chœur peint est couvert de croix gammées (décoration du XIV<sup>e</sup>) devant le monument de Puysegur mort en 1815 (et évêque de Poitiers) quand à hauteur d'homme sur le rebord extérieur de la chapelle, j'ai lu, m'écrit Pierre Madaule : "ci-gît le cœur de Puysegur, frère du précédent, mort aux Tuileries en 1823". » La lettre raconte une autre histoire, Pierre Madaule a rencontré « un Puysegur au village de Montségur, sous le célèbre château. » Ce Puysegur avait assisté à 16 ans au Congrès de Nüremberg, son père étant nazi, puis en 1942 ou 1943, étudiant à Sciences Po, et bien que toujours nazi, il avait été arrêté comme résistant et déporté à Buchenwald. « Enfin, délivré en 45 par les russes, il avait été envoyé à Moscou où il avait terminé ses études supérieures. Ami des soviétiques et bien introduit à Moscou, il n'en restait pas moins fidèle à ses idées antérieures. » Pierre Madaule termine sa lettre en se demandant si ce Puysegur n'était pas un agent secret.



---

Carnet de bord.

Je recopie ce courriel de Danielle Mémoire :

« Cher Francis Cohen,

Oui, oui, le nazi ami des soviétiques.

J'avais cru que les croix gammées de l'église de Rabastens étaient des graffiti, et non pas des peintures du XIV<sup>e</sup> siècle.

Je viens de regarder le film en 3D consacré à ce monument, et j'ai la tête qui tourne. »

Je ne sais que penser, moi aussi la tête me tourne avec le nom de Puységur dans lequel j'ai puisé cela à mon insu. Quel est le lien ? Pourquoi je persiste à croire qu'il y a un mécanisme ou un montage d'histoires qu'il me faudrait dénouer ? Dénouer pour quoi, pour qui ? Comment Edmond regardait ces croix gammées ?

Cette histoire d'espion me donne envie de lire Graham Green sur lequel Jacques Madaule a écrit un livre.

---

« L'autre Puységur » nazi, et Charles de Villers précurseur d'Hitler. Comment nommer ces noms qui ne cessent de se doubler, de se dédoubler pour finir par être captés par l'histoire la plus sombre ? Pourquoi ces noms conduisent-ils au nazisme et pourquoi voudrait-on que les écrits de Charles de Villers y conduisissent ?

*La Grande Bibliothèque* est comme bordée par des spectres et des revenants qui s'emparent d'un nom comme d'un écho dont la résonance a eu lieu dans l'obscurité d'un passé, ce nom soudain ouvre *La Grande Bibliothèque* à l'histoire de la France des années trente aux années de l'après-guerre. Un nom a le pouvoir de faire résonner le présent de la lecture dans un futur antérieur. La lecture est visitée par un nom qui est aussi le nom d'un fantôme avec son passé. Un même nom, ce nom

choisi, appelle au sein du présent un passé qui semblait oublié et qui n'a pas dit son dernier mot. Puysegur – et puis c'est sûr, ce nom se répète. Le temps auquel échappe *La Grande Bibliothèque* n'échappe pas à ce nom, il tourne et retourne le nom qui, à son insu, délivre les secrets d'un « faux inconscient ».

La lettre de Pierre Madaule que j'ai reçu le 10 février qui évoque le tombeau de Monseigneur Puysegur primat des Aquitaines mort en 1815 ne peut pas ne pas faire penser à cette phrase de « Crypte » commentée par Pierre Madaule dans « Marques d'origine » : « Je me disposais à réintégrer mon caveau, quand je restai saisi. Sur son fronton était inscrit un nom que je reconnus. Il avait été le mien sans que je le sache ; maintenant impossible de l'ignorer ; il fallait le porter et il était lourd. » Ce texte est daté de 1953.

---

Carnet de bord

D. M. continue de m'encourager, je viens de lui faire part de ma découverte. Je n'en ai pas fini, j'avance sur un terrain miné. Nous nous sommes vus au Select où nous avons parlé de la Collaboration, elle-même a tenté quelques recherches sur « l'autre Puysegur ». Lu *Les Collaborateurs* de Pascal Ory, *L'épuration française* de Peter Novick et un numéro de la *Revue d'histoire de la Shoah*, où j'ai appris qu'Armand Chastennet de Puysegur appartenait à la branche des seigneurs de Barrast, implanté à Rabastens. Lire peut-être le *Journal* de Jean Galtier-Boissière, je l'ai acheté, mais je n'ai pas le courage ni l'envie de lire un thuriféraire de Paul Rassinier. L'enquête sur le nom de Puysegur m'égare et pourtant la lettre de Pierre Madaule que je viens de recevoir m'incite à poursuivre. Pourquoi ?

Je viens de parcourir *Les Sangsues de Marianne* du Comte A. de Puysegur, ce livre est évidemment immonde, à son antisémitisme viscéral s'ajoute son engagement pro-nazi. Je me demande pourquoi je me suis infligé une pareille lecture, cela ne m'avance absolument pas. Que souhaitais-je trouver ?

---

## 9. Les falsifications sans fin des « arrangeurs ».

« Eh bien ! ce n'est pas encore tout cela réuni que nous venons de signaler ; c'est un privilège plus rare, un privilège unique peut-être pour une race guerrière, c'est le don d'écrire transmis de père en fils, sans interruptions aucune, dans cinq générations. Si la devise des Puysegur n'était pas *Spes mea Deus*, on ferait tenté de leur conseiller *Ense & titro*, ou *per gladium & calamum*. »

Le Marquis de Blosseville.

Ernest Poret Blosseville publie en 1873 chez Auguste Aubry, *Les Puysegur, leurs œuvres de littérature, d'économie politique et de sciences*. Évoquant les *Mémoires* du chevalier, seigneur de Puysegur, il précise aussitôt le travail des « arrangeurs ».

« Quelle bonne fortune c'eût été pour les Mémoires de messire Jacques de Chastenot, chevalier, seigneur de Puysegur, vicomte de Buzancy & d'Aconin, colonel du régiment de Piedmont, & lieutenant général des armées du roy sous les règnes de Louis XIII & de Louis XIV ; quelle bonne fortune d'échapper à cette censure dénuée de goût, substituant presque partout un style sans couleur à une originalité primafautière ! Combien n'eût-il pas mieux valu dormir un siècle & demi dans les archives de Buzancy qu'ont épargnées les révolutions ! Encore si MM. les hiftoriographes brevetés avaient fauvé au fond de quelque carton les originaux qu'ils décoloraient sous prétexte de leur donner de la couleur & de les accommoder au beau langage !

Enfin, quoique le grattoir de l'arrangeur ait trop souvent passé par là, François Duchefne n'a pu si mal faire qu'il ne soit arrivé jusqu'à nous des fragments de récits heureux inspirés par une verve toute méridionale, des traits de caractère encore bien accentués, & des anecdotes dont l'histoire peut faire bon profit.

Mais c'est assez payer tribut à une mauvaise humeur trop légitime.

L'authenticité des mémoires de Puysegur a été contestée sans qu'il ait d'ailleurs été produit des commencements de preuves ou feulement des probabilités à l'appui de

cette négation. Il fuffit de les lire tout défigurés qu'ils font, pour reconnaître à certains détails intimes que le doute n'est pas permis. Le perfonnage fe soutient trop bien, & l'éditeur a trop peu d'imagination pour pouvoir être fufpect d'invention. »

En préservant l'ancienne graphie, les mots du marquis de Blosseville agissent à distance, Puyfégur fait figure : Puyfégur. Puyfégur figure. Figure, *figura*, de la même famille que *ingere* qui signifie façonner. Mais *figura* prend aussi, chez Lucrèce, la signification de « rêve » de « fantasmagorie », ou encore « ombre d'un mort ». Puyfégur est certes façonné par mes lectures, mais *La Grande Bibliothèque* est aussi façonnée par un rêve, c'est dans ce rêve que *La Grande Bibliothèque* ressemble au musée Guimet. Quant à la « figura » comme prophétie, il faudra attendre de rencontrer une incarnée. « Tel père, tel fils », ce proverbe, écrit le marquis de Blosseville trouve une confirmation dans la famille Puyfégur et, j'ajoute, dans la famille Madaule. Quand une généalogie en recoupe une autre, quelque chose est passé dans les noms et dans les écrits qu'ils signent. Le marquis de Blosseville observe qu'on a attribué à tort à François-Jacques de Chastenet, le frère d'Armand-Marc-Jacques de Chastenet marquis de Puyfégur, un livre publié à Berlin en 1774 sous des initiales identiques aux siennes : *Les Recherches sur les Égyptiens & les Chinois*. Dans le château de Montségur les tibétains ont souvent été confondus avec des chinois, quoiqu'il en soit le nom de Puyfégur emporte toujours avec lui des écrits dont l'auteur n'est jamais celui qu'on croit. Armand-Marc-Jacques qui deviendra ce magnétiseur célèbre fera lui aussi, comme l'auteur de *La Grande Bibliothèque* l'expérience de la falsification. Selon son biographe Ernest Poret Blosseville, le marquis aurait écrit une pièce de théâtre. Pendant la Terreur, le marquis fut emprisonné, durant cet internement un « collaborateur qui garda l'anonymat » introduisit « le loup dans la bergerie » en publiant *L'Intérieur d'un ménage républicain, opéra comique en un acte & en vaudeville* du « citoyen Chastenet ». La pièce fut représentée plusieurs fois à l'Opéra-Comique. « Ce fut, écrit Ernest Poret Blosseville, un véritable crève-cœur que la nouvelle d'une longue suite de représentations, nouvelle apprise quelques mois plus tard, au terme d'une captivité de deux années. Protester, rétablir la vérité des faits, n'était guère possible. [...] Entre le silence & la protestation, le marquis de Puyfégur choisit un moyen terme. Il donna



suite à son œuvre falsifiée. » Pierre Madaule, lui, donnera une suite à *La Grande Bibliothèque* en écrivant *Véronique et les chastes*, Edmond Madaule donnera une suite à son œuvre falsifiée en écrivant *Mais quoi la Sibylle*.

---

Carnet de bord

Revenir sur les falsifications c'est-à-dire le communisme des écritures, ce qui me permettra d'introduire dans mon récit Lénine, Rosa Luxemburg et surtout Alexandra Kollontai et enfin le *Manifeste du parti communiste*.

Comme Proust, Edmond aurait pu demander à ses lecteurs de lui dire « si c'est bien cela, si les mots qu'ils lisent en eux-mêmes sont bien ceux que j'ai écrits. »

Je viens de lire *La Journée des dupes* de Nicolas Bergasse : c'est sans intérêt, mais j'ai découvert que Bergasse avait écrit des *Considérations sur le magnétisme animal ou sur la théorie du monde et des êtres organisés d'après les principes de Mesmer* et un *Dialogue entre un magnétiseur, qui cherche les moyens de propager le magnétisme et un incrédule qui croit l'avoir trouvé*. Le nom plus que les écrits m'intriguait, Bergasse étant aussi le nom de la rue où Freud habitait à Vienne. Nicolas Bergasse a aussi été magnétisé par Puységur. Ernest Poret Blosseville indique que *La Journée des dupes*, cette pièce farouchement anti-révolutionnaire, a été écrite en collaboration avec l'un des frères de Puységur, le frère, Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet de Puységur, a donc écrit un texte dont il voulait faire croire qu'il n'en était doublement pas l'auteur, puisque le nom d'auteur de cette pièce est Bergasse, et on a cru qu'il était du marquis de Puységur. N'ai-je pas cru parfois que La GB était La GB des dupes ?

Projet de lire tous les livres de Jacques Madaule avec l'idée sans doute absurde de trouver un chemin plus court, un « mot de passe » pour accéder à la crypte de La GB. Je viens de relire, *L'interlocuteur* et *L'absent*. Il est curieux de remarquer que, dans cette famille, les femmes n'écrivent pas, ou plutôt ne publient pas, Jacques Madaule écrira même une *Autobiographie de ma mère* que je viens de lire. Récemment, dans une lettre, Pierre Madaule m'a appris que sa sœur avait tenu un journal. En feuilletant la *Correspondance Paul Claudel / Jacques Madaule* j'ai trouvé les « portraits » d'Edmond et de Pierre enfants : « Edmond, écrit Jacques Madaule à Paul Claudel le 12 août 1933, était un enfant très difficile, et qui l'est encore [Edmond a alors 10 ans puisqu'il est né en 1923]. Un extrême nervosité, peu d'application à quoi que ce fût, peu de volonté, et une absence effarante d'amour propre. Mais il y avait au-dessous, soigneusement recouverte

par toutes ces scories, une grande timidité, une espèce de droiture, où j'aperçois l'un des effets de la grâce baptismale. [...] Aujourd'hui, j'ai un fils encore bien imparfait, mais qui est incapable de ne rien cacher et fait preuve souvent d'une très grande bonne volonté. Enfin, il est sincèrement pieux. Je crois que, si j'avais agi autrement, il se serait abandonné à une espèce de désespoir qui est moins rare qu'on ne pense chez les enfants. Mais son jeune frère, qui a six ans, est d'un caractère tout opposé, en apparence beaucoup plus facile, et je crois qu'il faudra dans son éducation plus de sévérité que de douceur. » Les frères sont aussi opposés qu'Étéocle et Polynice auxquels fera allusion Pierre Madaule dans « Marques d'origine ». Edmond devait en effet avoir très peu d'amour propre pour laisser son frère s'emparer de son roman. Dans une lettre du 1<sup>er</sup> août 1943, j'apprends qu'Edmond a participé à la libération de Paris. Pouvait-il ignorer l'existence de « l'autre Puysegur » ? La Correspondance Paul Claudel / Jacques Madaule est établi et présenté par Andrée Hirsch et Pierre Madaule. Dans une note de la lettre du 12 août 1933, Pierre Madaule se présente donc ainsi : « Pierre Madaule, né en 1927, a publié, à partir de ses lectures de *L'Arrêt de mort* de Maurice Blanchot, *Une tâche sérieuse ?* (Gallimard, 1973) et *Véronique et les Chastes* (Ulysse fin de siècle, 1988). » Ces ouvrages des deux frères ont pour point commun de placer la lecture tout près de la création littéraire au sommet des activités humaines. Dans *L'Interlocuteur* (Gallimard, 1972) Jacques Madaule évoque ainsi les vastes lectures nocturnes de son père dans l'isolement de sa petite ville de province : « Alors il avançait épaule contre épaule avec les plus grands esprits. » (p. 74) Je me demande si Edmond et Pierre n'ont pas, comme le grand-père avec « les grands esprits », avancé épaule contre épaule. Et moi contre l'épaule de qui puis-je avancer dans cette GB ?

Aurais-je seulement le courage de lire la trentaine de livres qu'a écrit le père ? Poursuivre l'enquête avec le père.

---

## 10. *Par-dessus l'épaule*

Le père imaginait-il, voyait-il, les mains des fils qui écrivaient ? Edmond écrivait seul, dans sa chambre, sans rature. Edmond entre en littérature avec « sa rue ». Souvent invité par Jacques Madaule, René de Obaldia avait l'habitude de réciter des poèmes après le déjeuner. Un jour il lut « La Rue Obaldia », qui déclencha chez Edmond le désir d'écrire.

### La Rue Obaldia

Elle prend naissance à mon nombril et doit aboutir sur l'éternité, car j'y ai marché marché, sans jamais en découvrir la fin.

Ces longues marches font mes délices. Je m'y suis appris.

– La rue Obaldia ? ai-je demandé à un agent.

– Vous continuez tout droit, deuxième à droite, première à gauche, vous franchissez un petit rond-point et c'est encore la première à gauche, à votre service.

J'avais envie de lui crier :

– C'est moi Obaldia, c'est moi, mais à quoi bon le tourmenter ?

Donc je me suis franchi, tourné, contourné, et enfin l'ai découverte.

René de Obaldia, *Récits-éclairés, Les Richesses Naturelles*

*La rue qui porte mon nom* est écrit en 1950 deux ans avant *La Grande Bibliothèque*. Le texte d'Obaldia serait la parabole parfaite de mes pérégrinations dans *La Grande Bibliothèque*, je crois que je vais continuer à marcher entre les livres sans jamais en découvrir la fin de mes lectures, mais il resterait à comprendre qui s'est appris en lisant (en écrivant) *La Grande Bibliothèque*. S'apprendre est-ce se franchir ? Que traverse-t-on en s'apprenant ? Edmond Madaule a franchi son nom, il a appris quelque chose dont je m'obstine à penser que l'œuvre tourne autour, autour d'une crypte, c'est-à-dire un lieu qui dissimule, mais, comme l'indique Jacques Derrida, pour « dissimuler la dissimulation ». Le nom se crypte, il nomme toujours l'autre du nom, le nom serait toujours le nom d'un autre, « La Rue Obaldia » construit un espace dans lequel le nom s'est déjà perdu pour être à retrouver, il circule, le nom tourne, se retourne à l'intérieur d'un extérieur. Comment entre-t-on dans son nom ?

« À qui ? À quoi revient un nom ? » demande Jacques Derrida. Comment et à qui se relie-t-il et qui peut le relire ? Lire et lier ne sont pas transmettre. Jacques Madaule ne pouvait pas transmettre son nom, il voulait, c'est mon hypothèse, que son nom ne soit pas unique, qu'il ne lui appartienne pas, alors même que c'est le sien, celui avec lequel il signera

plus d'une trentaine de livres. Dans *L'Interlocuteur*, publié en 1972 chez Gallimard, soit un an avant la publication d'*Une tâche sérieuse ?*, Jacques Madaule écrit :

« J'avais beau me répéter : "Je suis Jacques Madaule. Jacques Madaule, c'est moi", cela n'avancait à rien. Ce n'était qu'un *flatus vocis*. Mon prénom, mon nom étaient portés par plusieurs autres et même l'association des deux pouvait n'être pas unique. [...] J'aspirais à un autre nom, un nom qui m'aurait exprimé tout entier, un nom que je ne connaissais pas et que je cherchais à tâtons en essayant de m'identifier moi-même. N'existe-t-il donc pas, quelque part hors du monde, un Regard qui voit tout, une Oreille qui entend tout, un Esprit qui sait tout, qui voit tout ? »

Edmond Madaule abandonne son prénom et prend un nom porté par plusieurs, il y a sans doute plus de Puysegur que de Madaule, mais il n'avait sans doute pas à se répéter : « Je suis Puysegur. Puysegur, c'est moi » puisque Pierre Madaule pouvait tout autant le dire, et là où le père attendait un Regard et une Oreille, le fils trouvait La Littérature. Pourquoi Jacques Madaule ne s'est-il pas demandé s'il y avait une main, une main qui écrit tout ? Père ne vois-tu pas qu'une main m'écrit auraient dit les fils :

« Que cela soit donc rappelé à qui lirait ces pages en les croyant traversées par la pensée du malheur. Et plus encore, qu'il essaie de d'imaginer la main qui les écrit : s'il la voyait, peut-être lire lui deviendrait-il une tâche sérieuse. » Maurice Blanchot.

« Donne aux autres ta main à garder » écrivaient André Breton et Paul Eluard.

Et les doigts de cette main traceraient sur les parois de la crypte : Mané, Tekel, Pharès provoquant l'effroi de l'auteur. Un lecteur interprète : Mané – le lecteur a compté ton œuvre et l'a achevé, Tekel – tu as été pesé et ton livre a été jugé inachevé, Pharès – ton œuvre est divisée. Serait-ce le rêve du père rêvé par les fils, ou inversement le rêve des fils ? L'œuvre

est au centre du « rêve » et un rêve le point de départ de *La Grande Bibliothèque*. Un rêve a peut-être traversé le nom qu'il faudrait retrouver à travers les noms des auteurs dans *La Grande Bibliothèque*. L'année de la parution de *La Grande Bibliothèque*, en 1983, Jacques Madaule publie dans la revue *Corps écrit* un poème : « Le nom perdu et retrouvé ». Dès le deuxième vers, « la longue rue » double « La Rue Obaldia » et croise sûrement la rue Puysegur. Dans la troisième séquence du poème qui commence avec, en exergue, la célèbre proposition de Wittgenstein : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire », Jacques Madaule écrit : « Quant au nom même c'est une affaire plus secrète / Que ni les hommes ni les anges ne connaissent / Toute une vie ne suffit pas à le déchiffrer. » Toute une vie de littérature se devrait de dé-nommer ce qu'on ne peut dire, et il revenait à Edmond de re-nommer, non le nom, mais les noms de la littérature à travers lesquels le lecteur retrouverait le sien. Vouloir tout lire serait en somme vouloir lire son nom, le nom se traverse dans la lecture. Mais lorsque Jacques Madaule reçut le numéro 8 de la revue *Corps écrit*, il dut lire le texte de Dominique Desanti dont le titre, « Masquer son nom » devait intriguer sinon le père, Edmond lui-même : « Un pseudonyme, écrit Dominique Desanti, est-ce un loup du bal masqué des mots à travers lequel vos vrais yeux regardent le lecteur ? » Edmond prend donc un pseudonyme, avec la complicité de son père qui a l'habitude, comme on l'apprendra bientôt, d'être observé par-dessus son épaule quand il écrit, pour voir par-dessus son épaule son frère lire son roman.

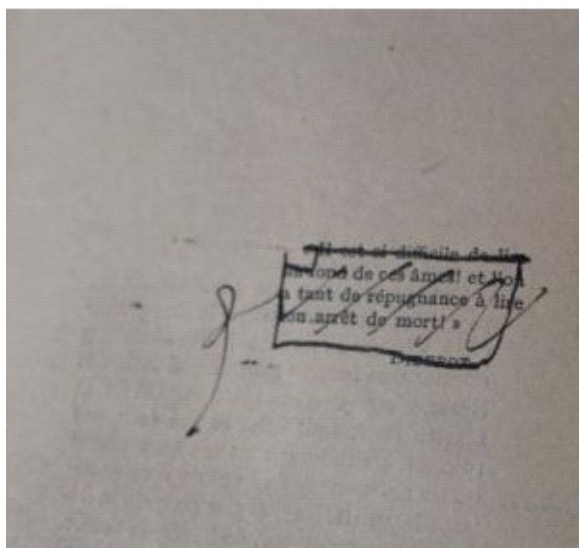
Cette insistance sur le nom de Jacques Madaule déplace l'énigme dont je croyais pouvoir m'approcher, plus encore, elle la redouble et si je m'y inclus, je risque de m'éloigner définitivement de mon chemin. N'ai-je pas été le jeu de « la méthode des similitudes accidentelles » ? Mais je sais aussi que sans ces coïncidences mon récit ne serait qu'une relecture de *La Grande Bibliothèque* et je voudrais ne plus la lire. Mais maintenant que je me suis engagé dans cette enquête, je ne peux plus reculer et je ne peux me dérober à ce qui me lit quand je lis dans les marges de ce roman, car il ne me faut jamais oublier que ce livre est un roman, mais un roman vrai dont je cherche le vrai auteur. Certes je ne soupçonne plus Pierre Madaule d'en être l'auteur, mais je suis persuadé qu'il l'a écrit si je le lis. Le plus simple serait de raconter ce que je lis avec l'espoir que le

lecteur que je suis puisse lire avec les yeux des « vrais lecteurs. » Je pourrais aussi falsifier *Une tâche sérieuse* ? et plagier son enquête, aussi vais-je continuer avec la même obstination que la sienne car ce qui le concerne lisant *L'Arrêt de mort*, me concerne lisant *La Grande Bibliothèque* puisque je cherche dans les livres ce qu'il cherche dans un seul livre. J'arrête ici, et je reviens à Jacques Madaule, car en lisant je cherche toujours la main qui écrit, cette main qui a été supprimé dans la réédition de *L'Arrêt de mort* :

« Alors pourquoi est-ce que j'écris cette autobiographie ? Mais vous voyez bien, écrit Jacques Madaule dans *Autobiographie de ma mère*, que ce n'est pas moi qui l'écris ! C'est quelqu'un d'autre qui croit s'être identifié à moi et qui parle en mon nom. Et moi je regarde par-dessus son épaule ce qu'il écrit comme autrefois quand je prenais l'écouteur du téléphone pour entendre l'autre voix inconnue. »

La mère de Jacques Madaule n'avait pas besoin d'imaginer la main qui écrivait, elle voyait celle de son fils, le fils du fils, quant à lui, cherche depuis cinquante ans la main qui a écrit les pages supprimées de la seconde réédition de *L'Arrêt de mort*. Et s'il la cherchait dans *L'Arrêt de mort* parce que ce titre, rien que ce titre, est aussi ce qui nomme l'arrêt d'une transmission et si, comme le conte de Diderot dont ce titre est extrait, ce récit n'était pas un récit, n'était pas le récit qu'il prétend être, ni celui qu'on prétend lire, mais celui qu'un lecteur écrira avec sa main ?

« Quel siècle à mains ! Je n'aurai jamais ma main. » Arthur Rimbaud



Dans mes pérégrinations à travers *La Grande Bibliothèque*, je ne cherche peut-être qu'à traverser mon nom, et le perdant ainsi pour le retrouver dans l'écriture. Si j'erre autant, n'est-ce pas parce que me franchissant moi aussi, je m'approche de ce qui me nomme, je cherche une surveillance, car ici l'écriture des livres est surveillée parce qu'écrire est précisément cela : l'arrêt de la transmission.

---

#### Carnet de bord

Danielle Mémoire suit mon aventure depuis le début de la rédaction de ce récit. À chaque « découverte », je lui adresse un courriel. Il y a quelques jours après lui avoir recopié le passage cité plus haut de la *Correspondance Paul Claudel / Jacques Madaule*, elle me répondit qu'elle souhaitait « bien entendu, égoïstement, [me] voir persévérer dans l'ensemble de l'aventure », elle ajoutait : « Prenez soin de vous toutefois » c'est « assez passionnant de retrouver ainsi nos *personnages*. Et en même temps, je ne vois pas que vous puissiez ne pas mener les deux de front, GB et famille. Il faut certes du courage, mais aussi – que c'est amusant. » Elle ne pouvait ignorer que le mot *personnages* en italique me renverrait à son propre livre, *Les Personnages*, et que, puisqu'elle venait de m'envoyer *Les Auteurs*, je m'apercevrai que ce dernier livre est une sorte de double des *Personnages*. Danielle Mémoire semblait être entrée dans la folle logique de *La Grande*

*Bibliothèque*. Plus encore, alors qu'elle me prévenait contre ce « petit vent de folie » qui soufflait sur mon entreprise, ce mot en italique ne risquait-t-il pas de déclencher un ouragan ? Vais-je faire « entrer » *Les Personnages* et *Les Auteurs*, et avec eux tous les livres de Danielle Mémoire dans cette aventure ?

---

### **Intermède cryptique** **257 : Jacques Madaule et Marcel Duchamp**

Ai-je rêvé un forçage de *La Grande Bibliothèque* ou bien était-ce nécessaire pour ne pas abandonner la lecture ?

Dans ce récit il y a des personnages qui entrent trop souvent par effraction, il y en a peut-être trop, ils s'incorporent à la lecture, on s'interrompt, on parle pour l'autre, on bifurque, Marcel Duchamp est un de ceux-là. Certes, j'ai pensé, dès ma première lecture, que les lecteurs de *La Grande Bibliothèque* pouvaient être considérés comme les célibataires de *La Mariée*, que les incarnées, et plus encore Edmonde, devaient être « vues » comme la mariée. Mais depuis que Marcel Duchamp est entré dans *La Grande Bibliothèque*, autre chose m'intrigue : Pourquoi le père d'Edmond et de Pierre Madaule aurait-il « voulu être juif » ? Dans *L'Absent* (p. 205) Jacques Madaule précise que ce désir d'être juif coïncidait chez lui avec ce désir « invincible, d'être ce que je ne suis pas, un autre. » Cette volonté d'être juif signifie, comme pour Marcel Duchamp, le désir de changer d'identité ; lui aussi voulait être juif. Il faut poursuivre, écrire entre les livres ce qui dans les livres semble absent, dont l'absent couvre le nom. L'absent, ce père, qui selon ce qu'écrivit Pierre Madaule à Maurice Blanchot dans une lettre du 18/XI/1988, avait « privé [Edmond Madaule] de son premier nom » tourne autour d'une crypte depuis le début et si la lecture essaie de pénétrer à l'intérieur, le récit lui ménage des fausses pistes dont j'ai suffisamment fait l'épreuve. Pierre Madaule n'évite pas non plus les lapsus et les murs de la



dénégation avec lesquels il entoure cette *Grande Bibliothèque*. Mais contrairement à ce que j'ai pu croire *La Grande Bibliothèque* n'est pas la crypte, soumise, par ma lecture, à un processus d'élargissement continu de son contenu, elle se remplit de tout ce que je lis, et plus je lis, plus je m'éloigne de *La Grande Bibliothèque* et plus je renforce cette crypte que son architecture souligne avec évidence, *La Grande Bibliothèque* serait le « roman » d'une crypte, induite par son architecture. Des auteurs, des noms, des dates ne cessent d'errer autour de la crypte pour prendre au piège le lecteur qui ne peut pas ne pas accompagner cette errance dont il est la cause. À chaque fois il croira que l'auteur est passé, alors qu'il ne cessait de se retirer toujours plus profondément dans la crypte que construit le lecteur.

« Crypte », le récit d'Edmond Puysegur est terminé en 1953, l'année de la parution de *Celui qui ne m'accompagnait pas* de Maurice Blanchot. Dans les lettres que je reçois de Pierre Madaule, je crois que ce livre n'a jamais été mentionné. Quelque chose, une parole, est resté dans les livres, c'est ce quelque chose dont je voudrais pouvoir faire le récit.

---

Carnet de bord.

J'écris à un ami que je lis et relis *La Grande Bibliothèque* pour la quatrième ou cinquième fois – ce livre est absolument stupéfiant, je ne sais pas encore pourquoi il me hante à ce point.

Pourquoi suis-je tombé sur ce livre ? Par quoi suis-je aimanté ? Et j'ajoute aussitôt : À vrai dire, j'ai parfois une petite idée sur les raisons de mon aimantation quand je lis par ex ceci : « Un nom pour la forteresse du nom », « Le récit, dans la littéralité de son texte, aurait donc été d'abord ce qui couvre le nom, une reprise visible dans l'étoffe de la vérité afin de dissimuler le trou du nom d'origine, du nom qui vient du père. »

Je ne suis pas dupe de mon « récit », et cependant je voudrais pouvoir l'être assez.

Lu *Piranèse* de Charles Nodier. Rien trouvé, mais le texte est magnifique, Nodier propose de nommer « monomanie réflexive » cette faculté de l'imagination qui préside à la construction des châteaux en Espagne.

« La crypte, écrit Jacques Derrida dans *Fors*, dissimule la dissimulation », elle construit un système architectural dont la description qu'il en propose n'est pas sans rappeler les prisons de Piranèse : « Comme des piliers, des poutres, des traverses, des murs de soutènement, étayent la résistance interne du caveau. » Jusqu'où ces noms d'auteurs n'ont-ils pas participé d'une cryptonymie brouillant la piste du nom ? Tous ces noms autres ne parviennent pas à faire de l'auteur l'autre que Pierre Madaule dit ne pas être. Pierre Madaule est l'autre de son frère qui est le même que Pierre. Si *La Grande Bibliothèque* est le roman d'une crypte alors il y a un secret au cœur de celle-ci. Je recopie Pierre Madaule citant Jacques Derrida : « "Plus d'un" est-il écrit dans *Fors*. "Plus d'un" : le secret du cryptophore doit être partagé au moins par un tiers, c'est la condition de tout secret. » Ce tiers, dans ce récit, n'est plus Pierre Madaule, c'est peut-être moi, ou le père : un tiers présent/*absent*, supprimé mais imprimé sur les parois internes du secret, un tiers « complice ». Lorsque Jacques Madaule souhaite être un autre, il satisfait par anticipation (mais dans *La Grande Bibliothèque*, les repères temporels sont abolis) le désir d'Edmond en voulant être autre, mais en voulant être juif, son absence allait résonner sur les parois internes de la crypte et contre le nom de Puysegur et de « l'autre Puysegur », c'est-à-dire dans une séquence de notre histoire à laquelle n'était pas étranger « l'autre » Maurice Blanchot.

Une jeune femme était là, nue, la main gauche cachait son pubis, qu'elle appelait, non sans ironie bibliothécaire, son triangle. Je ne sais si ce geste trahissait son inexpérience de l'incarnation, toujours est-il qu'elle avançait vers moi sa main droite en me tendant *La guerre des Juifs* de Flavius Josèphe. Si le nom de Flavius Josèphe apparaissait (p. 127) dans *La Grande Bibliothèque*, rien n'indiquait cependant que ce texte-là ait été emprunté par Edmond ou Pierre, mais cette rencontre fut pour moi comme un signe de mon destin de lecteur quand j'appris de la bouche d'Ève, dont elle usait aussi pour me parler, que le père de Flavius se dénommait Yossef ben Matityahou HaCohen, son père était en effet un prêtre. Je reconnus aussi immédiatement dans cette pose empruntée la posture d'une Ève de Cranach, celle de Bronia Perlmutter dans le *Ciné-sketch* réalisé par René Clair. Elle m'attendait depuis longtemps, nue, mais je ne comprenais pas. Quel livre incarnait-elle ? Elle se faisait appeler

Rose avec un double R, elle trouvait ce prénom désuet, un peu bêta même, comme le disait Marcel Duchamp à Pierre Cabanne. Elle incarnait sans doute les *Notes* ou peut-être *Rose Sélavy* paru chez GLM, mais une telle incarnation, malgré mes faibles connaissances du règlement intérieur de *La Grande Bibliothèque*, me semblait très singulière, pour ne pas dire délinquante. Si elle incarnait *Notes* ou *Rose Sélavy* comment avait-elle pu se procurer *La guerre des Juifs* ? Une incarnation pouvait-elle incarner un livre et en lire un autre qui ne pouvait pas ne pas être incarné ? Il y a des secrets entre les femmes comme il y a des relations inattendues entre les livres, mais je ne me souvenais d'aucune allusion au saphisme parmi les incarnées et pourtant ces femmes devaient bien avoir le désir de lire. Il fallait me rendre à l'évidence, je rêvais : le rêve comme *La Grande Bibliothèque* ignore le temps. Rose avait sans doute incarné *La guerre des Juifs* à l'époque où Pierre et Edmond avaient été admis dans *La Grande Bibliothèque*, mais aujourd'hui, elle incarnait *Notes*, ou plus exactement dans mon rêve, elle incarnait en même temps *Rose Sélavy*, *Notes* et *La guerre des Juifs* et même parfois, à la bordure de mon rêve, *Le retour d'Israël*, *Les juifs et le monde actuel* ou *Israël et le poids de l'élection* de Jacques Madaule. Elle avait choisi d'incarner *Notes* parce qu'elle cherchait à comprendre pourquoi Marcel Duchamp avait voulu changer d'identité et prendre un nom juif, et faute d'avoir trouvé un nom juif qui lui plaise avait pris le nom de Rose, il n'ajoutera un R que plus tard.

« J'ai voulu changer d'identité et la première idée qui m'est venue c'est de prendre un nom juif. J'étais catholique et c'était déjà un changement que de passer d'une religion à une autre ! Je n'ai pas trouvé de nom juif qui me plaise ou qui me tente, et tout à coup j'ai eu une idée : pourquoi ne pas changer de sexe ? C'est beaucoup plus simple ! Alors de là est venu le nom de Rose Sélavy. »

Un nom juif est donc, pour Marcel Duchamp, clairement reconnaissable : il y a des noms juifs qui confèrent aux porteurs de ces noms une identité juive, mais le nom juif est aussi le marqueur d'une appartenance religieuse ; or Marcel Duchamp ne voulait pas se convertir, il voulait seulement changer d'identité, comme Jacques Madaule. L'identité est, pour Marcel Duchamp, de l'ordre du ready-made. Dans un

entretien avec Katherine Kuh, en mai 1961, il déclare : « Ainsi l'homme ne peut jamais s'attendre à partir de rien, il doit partir de choses readymade, même, comme sa propre mère et son propre père. » La mère, le père, le nom sont déjà faits, comme les readymade de Duchamp, or chaque readymade doit pouvoir recevoir un titre par lequel l'objet est requalifié. Edmond Madaule avait reçu un nom readymade auquel il donnerait un « titre » : Puysegur. Changer de nom revient pour Marcel Duchamp, comme pour Edmond, à retirer son nom propre. Si un nom peut devenir le titre du nom readymade, cela change l'identité du porteur du nom-titre. Certes, un nom juif ne fait pas le juif, mais il suffit de porter un nom juif pour être jugé juif. Rose me lit la note 257 des *Notes* de Marcel Duchamp :

257. et tous les verbes commençant par une voyelle j'aime, j'entre etc.

Juifs	ugent	juges	juifs
Juss	casque	jujube	gigue
Jaugent	gifle	geste	
		gîte	
	Jacques	gerbe	
gens genre	Jade	geai	

Elle interrompt sa lecture. Elle m'explique :

– « Juifs » n'est plus un nom, c'est un verbe. Un verbe qui commence par une voyelle, le verbe « juifs » se conjugue donc à la première personne et le s à la fin de juifs ne désigne plus le pluriel du nom, mais la marque de la conjugaison à la première personne du singulier. « Juifs » se substitue à : « je suis juif », Marcel Duchamp abandonne la distinction sujet-prédictat. Comme les mégariques qui, refusant de dire : « l'arbre est vert », disaient : « l'arbre verdoie », Marcel Duchamp se refuse à dire : « je suis juif » et dit : « j'uiifs ou juifs. » Tu comprends, négliger la copule revient à exprimer le sujet par le verbe où l'épithète attribut n'est plus mise en évidence. Le sujet et l'attribut, sont dans et par le verbe : « juifs / j'uiifs » est un événement. Et s'il n'y a plus de copule, nos copulations sont

menacées, et par la même toute l'organisation de *La Grande Bibliothèque*. La conjugaison du verbe « juifs » met en fuite le sujet, hop ! plus de transmission, ce qui est quand même paradoxal non ? Tu sais, me dit-elle prenant la pose d'*Étant donnés*, j'ai eu en lecture avec Pierre, *Miroir de la mariée* de son ami Jean Suquet et pendant qu'il broyait son chocolat, je lui expliquais l'importance des titres des readymade, car contrairement à ce que pense Jean Suquet, je crois qu'ils sont très importants pour comprendre *La Mariée* qui est quand même, pour moi qui suis aussi jeune que Chronie, un modèle d'incarnation pour nous les jeunes car, comme tu le sais, elle est impénétrable. Tu as l'impression que je m'égare, mais je crois que si on lisait tous les titres des livres de Blanchot, on parviendrait à écrire une phrase qui pourrait lever bien des difficultés de lecture.

Son incarnation était vraiment perverse, non seulement elle incarnait un livre qui n'avait pas été conçu comme tel par son auteur, mais elle « incarnait » aussi par sa posture provocante, une installation de Marcel Duchamp dont je savais qu'on ne pouvait la voir qu'à travers deux trous dans une porte. Toutefois je n'avais pas oublié que p. 80, dans *La Grande Bibliothèque*, celle qui incarne *L'Amant de lady Chatterley*, s'était présentée à Pierre sous la forme de *La Liberté guidant le peuple*, en incarnant un livre, l'incarnée pouvait donc aussi incarner un tableau ou une installation comme celle d'*Étant donnés*, il y avait là, à mes yeux, une sorte d'incarnation seconde ou dédoublée qui ne semblait poser aucun problème à Pierre. Rose était toujours là elle rasait son pubis pour être l'incarnation la plus inframince, me dit-elle, d'*Étant donnés*. Ma rencontre avec Rose était plus qu'une coïncidence, c'est elle qui avait dû me voir à travers le trou de la serrure de ma chambre lisant *L'Absent* et, non sans une certaine facétie, elle s'était présentée à moi comme l'incarnation des *Notes*, et avait aussitôt dirigé ma lecture vers la note 257. Je connaissais cette note depuis très longtemps, mais ici, je compris qu'il me fallait interroger le nombre 257. Elle me conseilla de lire des pages 257, ce que je fis, mais je me heurtai immédiatement à une difficulté qui n'était pas seulement de lecture, puisque je ne retenais les incarnées que pendant la lecture des pages 257 des livres qu'elles incarnaient, il fallait faire vite et ce genre de lecture ne semblait pas être appréciée dans *La Grande Bibliothèque*. Rose se rinçait l'œil.

Je commençais par lire au hasard les premières lignes de la page 257 du *Livre à venir* de Maurice Blanchot (Idées Gallimard) :

« *Le Jeu des perles de verre* est écrit de 1931 à 1942, et même 1943, à une époque donc où le monde connaît les plus grand troubles et l'Allemagne ses heures fatales. »

Puis je lus la page 257 de *L'Amitié* (édition Gallimard) et Rose se précipita sur la femme qui incarnait *L'Amitié* et lui arrachant le livre des mains attira aussitôt mon attention sur la note :

« Je voudrais demander, écrit Maurice Blanchot, qu'on lise le livre de Robert Misrahi, *La condition réflexive de l'homme Juif* (éd. Julliard), et en particulier le chapitre intitulé : "Signification de l'antisémitisme nazi comme expérience originelle du Juif moderne." J'en extrais le passage suivant qu'il faut méditer : "Pour le Juif l'étendue de la catastrophe nazie révèle la profondeur à laquelle était 'ancré' l'antisémitisme et révèle celui-ci comme une possibilité permanente dirigée contre lui-même... La conscience de la Catastrophe, comme commencement d'une conscience juive renouvelée, est une sorte de conversion sinistre non pas à la lumière mais à la nuit. [...] 'Être juif' est ce presque rien qui ne peut se définir..." »

J'étais confondu Rose me permettait de circuler dans les livres et de tisser une cohérence qui jusque-là m'échappait, voyant ma stupeur non sans un certain contentement, elle m'invita à lire maintenant la page 257 du *Livre à venir* de Maurice Blanchot dans l'édition de poche folio essais, elle souligna de son doigt : « Les abords du secret » puis *L'Espace littéraire*, toujours page 257 et je reconnus immédiatement l'exergue de *La Grande Bibliothèque* « car un seul livre en péril fait une dangereuse brèche dans la bibliothèque universelle. » Je n'en croyais pas mes yeux, ne tenant plus compte de Rose, je me précipitais à la réserve et courrais d'une page 257 à l'autre. Page 257 du *Magnétiseur Amoureux* de Charles de Villers (édition Vrin) je tombais sur une page de la bibliographie qui mentionnait *L'Érotique comparée* de Charles de Villers dont Henri Tribout faisait un

précurseur de Hitler. À la page 257 de l'édition de 1824 du *Magnétiseur Amoureux* de Puységur, je lisais la note suivante :

« Nos descendants lorsqu'ils liront l'histoire des premiers temps de la révolution française, auront peine à concevoir que le peuple Français, si éminemment chrétien, ait pu s'abrutir au point d'oser chasser Dieu de ses temples, et d'aller adorer sur ses autels profanés par leurs sacrilèges et leur impiété, leur humaine raison, sous l'impudique et vivante image d'une prostituée. »

Rose m'avait suivi, elle voulait me rappeler le règlement intérieur de *La Grande Bibliothèque* alors même qu'elle m'avait invité à le transgresser : je ne pouvais pas continuer à courir après les pages 257 sans lire les livres ou même sans prendre la pose du lecteur. Rien n'y faisait, j'étais obsédé par les pages 257, je me libérais vivement de son étreinte et me précipitait sur les volumes des œuvres complètes de Bataille. Tome I, rien. Tome II, rien, il me fallu attendre le tome V. Tome V, *Le Coupable* dans la séquence « L'Amitié », qui me renvoyait immédiatement à Blanchot, je lus :

« L'érotisme est cruel, il mène à la misère, il exige de ruineuses dépenses. Il est trop onéreux pour être au surplus lié à l'ascèse. En contrepartie, les états mystiques, extatiques, qui n'entraînent pas de ruine matérielle ou morale, ne se passe pas de sévices exercés contre soi-même. L'expérience que j'ai de l'un et des autres rend claires à mes yeux ces conséquences contraires de deux sortes d'excès. Pour renoncer à mes habitudes érotiques, je devrais inventer un nouveau moyen de me crucifier : il ne devrait pas être moins enivrant que l'alcool. »

Rose m'avait rejoint, et lisant, évidemment, par-dessus mon épaule, elle me dit en riant qu'elle voulait bien incarner pour moi *Le Coupable* pour m'initier à ces dépenses ruineuses. Pouvait-on continuer à lire *Le Coupable* et renoncer à l'érotisme de l'incarnation ? N'avais-je pas réussi à « lire » par-delà les états mystiques dans lesquels certains lecteurs sont parfois plongés et par-delà l'érotisme de la lecture bibliothécaire ? Je court-circuitais ces deux excès par la seule lecture d'une page. Malgré les

insistances de Rrose, je poursuivis ma course, je lisais vite pour échapper à Rrose mais surtout aux charmes de celles qui incarnaient les livres de Bataille et qui étaient particulièrement perverses, elles avançaient, lubriques, leurs corps cruels mais excitants. Il y avait celle qui se faisait appeler *Part Maudite* ou *P. M.* et qui excellait à susciter les dépenses improductives dans sa bouche, mais je voulais les « fragments d'une version abandonnée de *La Part Maudite* », une femme s'avança vers moi, c'est pour vous dit-elle : « Vous connaissez le sort de ceux qui meurent ici, n'est-ce pas ? » Elle lut la page 257 : « Le roi du — entra lui-même dans la tombe où la coutume voulait qu'il soit muré. » Cette page-là était un avertissement, il fallait renoncer immédiatement aux 257 (comme Boris renonçant à la magie dans *Les Faux-monnayeurs* que je viens de relire). Ces lectures n'étaient pas tolérables, les lectures solitaires étaient fortement réprouvées et je savais que dans *La Grande Bibliothèque* les lecteurs finissent emmurés dans des piliers qui soutiennent *La Grande Bibliothèque*. Ces lectures effrénées m'avaient épuisé, je m'endormis.

Rrose s'approchait, ses lectures sont insatiables, elle se déshabillait, elle s'exposait très lentement, m'attira vers elle pour que je la pénètre, elle savait me préparer à « sa » lecture et prolonger mon attente irritée, elle portait ses mains à son triangle qui n'était plus rasé. Elle prétendait être l'incarnation parfaite, inframince, elle était indiscernable du livre, je n'avais, me disait-elle qu'à ériger ma lecture pour la satisfaire, mais aussi désirable fût-elle, j'étais obsédé par mes pages 257. Je ne voulais pas lire avec mon sexe, elle comprit que je cherchais une autre voie pour lire autrement.

– Tu es un mauvais lecteur et ta perversité est l'impossible, tu devrais lire Bataille plus sérieusement. Aucune femme ne peut accepter tes 257, j'ai essayé de te satisfaire mais les postures que tu veux m'imposer, aucune femme, aucun homme ne peuvent y parvenir, j'ai cherché en vain dans le *Kamasutra*, 257 n'existe pas. Tu n'es même pas pervers, tu es fou.

– Rrose, je voudrais que tu comprennes : 257 est le nombre du lecteur idéal, nous sommes fait pour nous entendre. 2, c'est toi et moi. 5, c'est toi et moi et les trois côtés du triangle. Rrose m'interrompit avec un rire lubrique.



- Mon triangle ?
- Ton triangle est secondaire, seul celui que forment le lecteur, l'auteur et l'incarnation m'intéresse.
- Mais moi je suis pénétrée, enfin je devrais l'être en ce moment si tu savais lire.
- Je prends : 2, c'est, si tu veux mon récit et moi. 5, c'est mon récit, moi lecteur, toi l'incarnation, l'œuvre, et l'auteur et 7, c'est 5 plus 2 à savoir mon œuvre et son futur lecteur. Et je crois aussi avoir lu 257 livres dans *La Grande Bibliothèque*.

Cet échange avec Rrose n'est pas très convaincant, mais la mention de Bataille m'a rappelé l'exergue de « Coup d'Arrêt » dans « Marques d'Origine ». Je crois pouvoir cerner l'énigme, l'arbitraire ou la folie des lectures de ces pages 257, qui m'aura, peut-être, permis de traverser la paroi et de faire tomber les déguisements, décrypter le récit dans le récit, le livre dans les livres. Les lenteurs, les écarts, les trouvailles tout au long de ce labyrinthe font partie de l'opération mais je ne m'attendais pas à rencontrer si vite une entrée. Je recopie :

« *Je repris la tâche un peu plus tard, mais, pour insignifiante qu'elle fût, je mis quatre ans à l'achever.* » (Georges Bataille, « *Récit de l'éditeur* », dans *L'Abbé C.*)

Pierre Madaule pense évidemment à son premier livre en recopiant cet exergue, *Une tâche sérieuse ?* sera repris « un peu plus tard » avec *Véronique et les chastes* et les quatre ans nécessaires à l'édition du récit de Charles correspondent aux quatre ans qui séparent la naissance d'Edmond de celle de Pierre. L'édition de *La Grande Bibliothèque* est la naissance de Pierre à une forme d'écriture inédite, une écriture incluant une autre, le travail d'édition de Pierre fait du roman de son frère le texte latent qu'il réécrit pour le rendre manifeste. Dans le « *Récit de l'éditeur* » Charles remet au narrateur un récit qui relate la mort de son frère Robert et celui-ci, comme Edmond, a laissé des notes. Je ne m'en souviens plus, mais je crois que la mort de Pierre, comme celle de Robert, était prévue dans le roman.

Rose est là, elle simule la franchise de l'impudeur pour ressembler à Rosie. Elle n'a jamais voulu incarner *L'Abbé C*, elle laisse sa sœur jumelle se perdre dans les récits de Bataille. Je devrais lire *L'Abbé C* me dit-elle, Rosie est experte, elle a aussi incarné *Le Bleu du ciel* qui n'est pas sans intérêt pour comprendre *Véronique et les chastes*. Rosie me dit-elle soutient qu'il faut lire *Véronique et les chastes* avec les lunettes du *Bleu du ciel* pour comprendre ce qui se passe avec celui que tu appelles « l'autre Puységur ». Rosie, radieuse, m'attendait, vêtue d'une couronne de roses, elle descendait l'escalier monumental. Elle était d'une beauté falsifiée. J'étais intimidé, mon désir qu'elle savait déjà anticiper était cependant moins de lire que de savoir, sa nudité incarnait les nudités futures. Je ne manquais pas de courage, mais la pudeur, une certaine gêne devant ce que j'allais découvrir, me paralysa aussi vivement que Charles devant les notes de son frère dans le récit de Bataille que je venais de lire en présence de Rosie. Les mots du récit de Robert donnent, me dit-elle avec ses facéties érotiques, à qui s'efforce de résoudre l'énigme, les éléments susceptibles de l'aider.

– Il faut remonter plus haut dit-elle, provocante, je veux dire que tu dois relire ce qui précède et abaisser ton pantalon, je voudrais commencer à t'aider. Nous allons faire une lecture dit-elle en riant.

– Si le livre est énigmatique, ta posture l'est tout autant, obligé de l'être par *L'Abbé C*, si tu me proposes au lieu d'une solution – qui serait la pure et simple narration de l'énigme – de la chercher, d'en découvrir les sens et les enjeux à travers nos ébats, c'est que malgré ta lubricité, tu te refuses, ton impudeur n'est pas à la hauteur du livre que tu prétends incarner. Je n'ai jamais pensé que Bataille ou ses personnages étaient hystériques. Que cherches-tu avec moi ? Tu ne sais pas lire dis-je en la congédiant.

Je voulais retrouver Rose pour apaiser mon désarroi et lire avec elle *Le Bleu du ciel*, Rose me lirait le livre de Bataille pendant que je lirai *Véronique et les chastes* et, relisant ce livre de Pierre Madaule, je pourrais retourner de Bataille à Blanchot et mieux comprendre ces sombres années 40. Je me rappelais que Véronique lisait *Le Bleu du ciel* pour

comprendre « les signes annonciateurs » des « *camps de la mort et la solution finale* qui aboutit à Auschwitz. ».

---

Carnet de bord

Je recopie le texte envoyé à EP :

Non seulement le bulletin me plaît, mais grâce à toi, je me suis remis à écrire, écrire beaucoup, je vais peut-être en voir le bout.

J'écris et je réécris, ainsi, par ex, certaines pages du début (publiées donc dans le bulletin) sont réécrites, ou plus exactement, sont interpolés avec des passages de *L'Arrêt de mort*, sans bien sûr que le récit de Blanchot soit cité. Je me demande donc si, par la suite, on ne pourrait pas trouver un système qui permettrait de voir et de comprendre comment ce texte avance et recule selon la logique d'un palimpseste infernal. Il pourrait y avoir un système de notes ou de fenêtre – je ne sais pas. Il faut trouver un moyen de **voir à travers** ce que j'écris ce que je lis, ou ce dont je laisse croire que je le lis. C'est ce que j'appelle maintenant la littérature par-dessus l'épaule.

Dis-moi ce que tu en penses.

Il faut que je pense à vérifier si Edmond a bien envisagé la mort de Pierre dans *La GB*.

Danielle Mémoire continue de m'encourager, elle m'écrit qu'elle est toujours enchantée d'avoir des nouvelles de mes recherches, de mes fausses routes et de mes chemins de traverses. Mes errements l'intriguent, mais plus je m'éloigne de *La GB*, plus je m'approche de son Corpus. Je viens de recevoir *Les Auteurs* et sur la quatrième de couverture, je lis : « Et, chacun d'eux, l'auteur unique du Corpus. » Cette phrase ne peut pas ne pas s'adresser à moi. Voir dans *La GB* la méthode des similitudes accidentelles, p. 74. Il y a aussi un marquis dans les ouvrages de DM.

DM m'écrit ceci : « Que vous allez écrire ce livre, quand j'ai pu craindre, à un moment, que vous ne vous contentiez de devenir fou — ce qui aurait été assez beau aussi, mais moins lisible. » Cependant, plus je lis, plus je dévie du récit, mon obsession – certes ludique – des pages 257 que DM n'avait pas encore lu au moment où elle m'envoya ce mot pourrait donner raison à ce qu'elle craignait, à vouloir trop lire à travers, je n'évite

pas les travers dont j'ai cru, à un moment, qu'ils serviraient la « fiction » de ma lecture. Je lis en ce moment *La guerre des Juifs* de Flavius Josèphe puisqu'elle est dans *La GB*. C'est ennuyeux, mais la célèbre préface de Pierre Vidal-Naquet est passionnante : le début de *La guerre des Juifs* serait un pastiche de celui de la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, il me faudra interroger les incarnations de ces deux guerres. Mais la véritable découverte est la présence de la Sibylle et des trois bibliothèques. Un passage du *Satiricon*, contemporain de *La guerre des Juifs*, est cité (il me faudra vérifier si le livre de Pétrone est dans *La Grande Bibliothèque*) : « Pour ma part, si je ne plaide pas, j'ai tout de même appris la littérature pour mon usage particulier. Et ne va pas croire que je méprise les études ; j'ai trois bibliothèques, dont une grecque et une latine. » Pierre Vidal-Naquet explique que : « La troisième bibliothèque reste innommée parce que la culture sémitique – il ne peut guère s'agir que d'elle – ne saurait être nommée. Hercule, Ulysse, voilà les héros que cite Trimalchion. Pour évoquer le monde sémitique, il se contente de faire appel à la Sibylle, instrument favori de la propagande juive dans l'empire romain. »

Relire *Mais quoi la Sibylle* à la lumière du livre de Flavius Josèphe.

J'ai interrompu ma lecture de Josèphe pour lire *Les Juifs et le monde actuel* de Jacques Madaule espérant comprendre pourquoi Jacques Madaule avait voulu être juif. Rien de concluant. Livre ennuyeux avec ce passage choquant : « Traumatisés par le coup qu'ils venaient de subir, (il s'agit de l'extermination des juifs d'Europe – quel « coup » !) les Juifs de France sont devenus peut-être d'une sensibilité excessive aux moindres séquelles d'antisémitisme qui rôdent encore chez nous. Ils vivent encore parfois dans une sorte de crainte peu justifiée. »

---

## La main du rêve

La lecture du *Bleu du ciel* fut éprouvante, Dirty avait lu toute la nuit, ses préliminaires avaient commencé par la lecture plusieurs fois répétée de l'avant-propos, les avant-propos sont essentiels à la pénétration d'un récit me disait-elle, la lecture d'un livre qui contraint l'auteur est un livre qui libère son lecteur.

– Je viens te libérer : nous lisons encore *L'Idiot* et *L'Arrêt de mort*, *Le Rouge et le Noir*, *Les Crimes de l'Amour* et *Sarrazine* et après tu seras définitivement libéré.

Pourquoi Dirty me parle-t-elle de libération ? Ai-je seulement souhaité être libre et libéré de qui, de quoi ? Je sais que la lecture d'un roman contraint à errer dans *La Grande Bibliothèque*, parmi les romans mentionnés dans l'Avant-propos du *Bleu du ciel* que Dirty m'avait lu et relu, elle ne pouvait ignorer que *L'Idiot* et *Le Rouge et le Noir* sont essentiels pour dresser le portrait d'Edmonde à travers les figures Nastassia Filippovna et la duchesse de Sansverina. Quant à la présence de *L'Arrêt de mort* dans cet avant-propos, cela ne pouvait être qu'un piège ou une piste.

J'éprouve, à relire avec Dirty *L'Arrêt de mort*, la plus grande gêne. Plusieurs fois déjà, j'ai tenté de me défaire de ce récit. Si j'ai lu des livres, c'est que j'ai essayé, sans doute en vain et ma relecture de *L'Arrêt de mort* confirme l'impossibilité qui est la mienne, de mettre un point final à une obsession qui n'était pas la mienne, mais qui venait perturber mon enquête. À moins que cette perturbation fût un élément de l'enquête comme me l'incitait à croire l'insistance de Dirty qui n'en finissait pas de relire l'Avant propos pendant que je lisais *L'Arrêt de mort*. Moi non plus, lui dis-je, je ne crains pas de lire un secret, mais les noms, les livres, les personnages ont été des fausses pistes ou de vraies pistes que j'abandonne parce que chaque nouvelle lecture me fait abandonner ce qui précède. Ces lectures, je le sais, sont des ruses. Il serait extrêmement utile, d'autant plus utile que c'est écrit dès la première page que je suis en train de relire, à l'énigme de ne pas se laisser découvrir, mais ici l'énigme est un nom. En 1940, celui qui ne cherche pas encore son nom a 17 ans, il commence à le chercher l'année où paraît ce livre que Dirty commençait maintenant à lire par-dessus mon épaule, il a dû commencer à écrire cette année-là un récit qui serait lisible à travers un nom – l'écorce d'un nom, l'écorce du noyau.

.....

J'ai commencé à recopier ce que je lisais au moment où l'année 1936 apparaissait au bas de la page 13, cette année-là, il avait 13 ans et paraissait l'odieux livre d'Henri Tribout. Ce petit jeu aurait pu s'arrêter là, mais je ne saurais dire pourquoi, j'eus, à ce moment l'idée de relire la correspondance de Paul Claudel avec Jacques Madaule dans laquelle je découvre qu'il n'y a aucune lettre de Jacques Madaule en 1936, elles semblent avoir été perdu.

.....

Oui, ce petit jeu devrait cesser, mais les lignes d'une main se confondaient avec celle que je lisais, et je reconnus dans cette main celle qui écrivait, qui, sans doute avait écrit. Un moulage de cette main serait une preuve.

.....

.....

.....

L'extraordinaire commencera, peut-être au moment où je cesserai de lire, mais je ne suis plus maître de ne pas écrire. Je continuerai donc, mais je prendrai quelques précautions. Tout a été lu, ou du moins il me faudra tenir que tout l'a été, mais tout n'est pas encore écrit, j'ai vu qu'il n'y avait pas de fin et même à présent je ne suis pas sûr d'être plus libre que je l'étais au moment où je lisais tous les livres, je sais qu'on ne se libère pas seul de la servitude volontaire et il se peut que tous ces livres soient un écran derrière lequel ce dont il est question ne cessera jamais d'interroger la lecture, ne cessera jamais de m'interroger même si ne lisant plus, je quitte cette prison piranésienne. Il est même probable que ce qui se passe derrière ces écrans ne cessera jamais d'avoir lieu dans d'autres livres, car j'ai vécu dans une lecture interminable. Je lui avais dit : « Je crois que, dans certaines pages, vous avez envie de ne plus lire puisque l'illisible est l'élément de votre lecture. »

.....

.....

Il faut cependant se rappeler des livres, ils deviennent toujours plus intrigants, toujours plus cryptés.

.....  
.....

Mais je dois reconnaître que, les questions de dates mises à part, tout a pu remonter à une époque plus ancienne, mes recherches m'ont laissé croire que tout avait commencé depuis très longtemps, à une époque où la psychanalyse pouvait balbutier. Mais la vérité n'est pas dans les livres, encore une fois, les livres eux-mêmes, je puis rêver de les avoir lu pendant que je lisais le roman de Puységur, mais s'ils n'ont pas été lu, ni même écrit, d'autres se lisent et l'histoire est la même. L'histoire est la même depuis la publication des *Mémoires* de Jacques de Chastenet chevalier, seigneur de Puységur, vicomte de Buzancy & d'Anconin, colonel du régiment de Piémont, & lieutenant général des armées du roi de Louis XIII & de Louis XIV. Il se peut aussi que, lassé de me voir persévérer avec une sorte d'obsession dans mon rôle de lecteur, quelqu'un m'ait rappelé sans que je m'en rende compte, que tout ceci avait été rêvé par le livre que j'avais lu. Qui peut dire : ceci est dans le livre parce que le lecteur l'a reconnu ? Moi-même, je n'ai été que le lecteur malheureux d'un livre plus fort que mes lectures, mais tout ce que j'ai lu, je l'ai voulu et cette relecture dans un rêve me dit encore une fois : « Viens ». Je dois l'avouer : j'ai trop lu. Comme l'écrit Puységur dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire et à l'établissement du magnétisme animal* : « J'existe trop. »

Cette lecture m'avait épuisé, je m'endormis. Je lus en dormant, je lisais avec une minutie jamais éprouvée, avec une attention insurpassable, j'étais auprès de chaque lettre. Les lettres issues de la lecture semblaient m'appeler vers ce lieu que je n'avais cessé de chercher, je n'étais pas comme celui qu'il reconnaîtra observé par un mot, mais à la différence de lui par toutes les lettres que contenaient ces mots, je pénétrais ce que je lisais pendant qu'elle me lisait la dernière page. Maurice Blanchot était là, ou seulement son nom sur une page, il y avait beaucoup de noms qui s'entremêlaient et dont les lettres se projetaient violemment sur une page que je recopiais nu devant plusieurs personnes, parmi ces personnages, Pierre Madaule, que je pris tout de suite à part, pour lui reprocher – comme le fait Freud avec Irma – de ne pas avoir répondu à mes lettres,

me tendit une page arrachée d'un livre, il voulait me révéler le secret de *La Grande Bibliothèque*. Edmond, me dit-il, est le personnage d'un récit inédit qui fait suite à *L'Arrêt de mort*, sa main a écrit le début de l'histoire. Edmond est à côté de moi et voit les pages qu'il écrit sous la dictée de son frère se transformer en un miroir dans lequel, plus il écrit, plus son visage se déforme et plus il ressemble à celui de Maurice Blanchot. Edmond crie son nom pour couvrir le bruit des mots qu'il trace pour falsifier les lettres que je venais d'écrire à son frère en les recouvrant des deux paragraphes de *L'Arrêt de mort* qui se confondent avec la page que son frère venait de me donner et sur laquelle je vois imprimé en gras les lettres d'une phrase incompréhensible : « Ce **dé m**'y fera rien ajouter ni rien ôter **d**emeure **m**oi-même **ch**angé cette fin que je cherche **d**evient à son **tour le...** » Puis je me réveillais. Edmonde était près de moi, elle incarne le livre d'Edmond Egli sur Charles de Villers, elle me crie : « Viens », aussi ne puis-je distinguer cet appel de celui de la dernière ligne de *L'Arrêt de mort*, le cauchemar semble se prolonger dans la relecture que j'effectuais du livre de Maurice Blanchot, elle voulait me montrer *L'Érotique comparée* de Charles de Villers dont elle me révélait qu'elle avait été publié en 1927, soit quatre ans après la naissance d'Edmond et l'année de la naissance de Pierre. Je restai interloqué et encore terrifié par ce cauchemar. Je lui raconte mon rêve, ce dé lui fait immédiatement penser à Mallarmé.

– Ce rêve est simple me dit-elle : le hasard de tes lectures n'abolira jamais, du fond de ton naufrage bibliothécaire ton obsession des comme si, tu ne changeras pas et la fin que tu cherches est comme cet article de ton rêve indéterminé et interminable. Ton rêve n'est qu'une lecture superficielle de Mallarmé.

– Mallarmé ne m'intéresse pas, il n'est pas dans *La Grande Bibliothèque*, et comme dans le rêve de Freud, il y a une formule, il suffit de la lire et apparaît Edmond Madaule, tu peux continuer à écarter tes cuisses pour incarner la double page mallarméenne, tu ne me tromperas pas, ton érotisme lubrique t'égare.

À ce moment Nathalie fit irruption, le cri d'Edmonde l'avait précipitée ici. Je reconnus immédiatement l'incarnation de *L'Arrêt de mort*, je priai



Edmonde de m'excuser, notre lecture de *L'Érotique comparée* devait s'interrompre, malgré ses charmes la lecture en était très ennuyeuse. Nathalie est très excitée, elle semble me promettre une lecture qui me révélera ce que je ne peux soupçonner, elle commence très lentement puis après avoir dit : « elle est là » ne sachant pas si elle se désigne ainsi à la troisième personne ou si elle m'indique une partie secrète de son corps, elle poursuit repoussant tendrement mes avances la « lecture », elle vient de prendre *Une tâche sérieuse ?* en se déshabillant. Jamais la nudité d'une femme n'a atteint ce terme, je suis la proie de ce corps, je sais déjà qu'il n'y aura pas de fin à l'étreinte qu'elle annonce, son désir sera mon silence, mon orgasme sera le sien et je saurai, me dit-elle, qu'il n'y a pas de fin avec un homme comme toi. L'ironie de Nathalie est un supplice, elle sait que j'ai déjà reconnu ce qu'elle me promet, elle sait que je sais qu'elle se joue de moi. Elle lit :

« Ces pages peuvent trouver ici leur terme, et ce que je viens d'écrire, nulle suite ne m'y fera ajouter ni rien ôter. Cela demeurera jusqu'au bout. Qui voudrait l'effacer de moi-même ; en échange de cette fin que je cherche vainement, deviendrait à son tour le début de ma propre histoire, et il serait ma proie. »

– Je m'interromps ici, je pense que cela te suffit, tu as compris, cette pauvre Edmonde, elle, n'a rien compris à ton rêve. Tu as rêvé le premier paragraphe de l'édition de 1948, ou plutôt tu l'as réécrit en rêve avec la main d'Edmond. Tu es mal parti mon vieux et je me demande même si ton rêve t'appartient, ou bien tu as rêvé que Pierre Madaule rêvait ton rêve, ou bien Pierre Madaule a rêvé que tu rêvais ce qu'il aurait aimé rêver. Je ne sais pas comment faire avec toi quand je te dis : « Viens ! » j'ai l'impression que tu ne sais pas où venir ni comment, tu es complètement inhibé, tu veux te finir seul, on dirait que tu crains que je te fasse un enfant dans le dos, mais mon vieux, c'est déjà fait, il sera là un jour.

J'étais abattu, je repris *L'Arrêt de mort*, le volume me brûlait les doigts. Était-il possible que le nom d'Edmond Madaule soit imprimé dans ces dernières pages, était-ce la raison pour laquelle ces deux fameux paragraphes avaient été retirés deux avant la publication d'*Une tâche*

*sérieuse* ?? Il me fallait revoir Edmonde, son incarnation de l'édition d'Edmond Egli de l'article de Charles de Villers n'était qu'une facétie, une incarnation-écran. Je savais qu'Edmond cherchait, dans *La Grande Bibliothèque*, Edmonde à travers Nastasia Filoppovna, la duchesse de Sansverina, Constance et Nadja. Dans les notes que j'avais prises au cours de mes nombreuses lectures, j'avais fini par remarquer que toutes ces héroïnes de roman avaient 25 ans et si, comme on pouvait le supposer, Edmonde était le double féminin et romanesque d'Edmond, il fallait donc comprendre ce qui avait pu arriver à Edmond lorsqu'il avait 25 ans. Edmond Madaule est né en 1923, il a donc 25 ans en 1948 qui est l'année de la publication de *L'Arrêt de mort*.

---

Carnet de bord

Il me faudra tracer le portrait d'Edmonde pour saisir l'homme sous la femme. La femme hante ce récit depuis le début, Jean Daive qui vient de lire le premier épisode publié par Eric Pesty a deviné la suite que je dois écrire, son intuition confirme la nécessité d'aborder Edmonde. Il me dit que « j'écris un livre qui n'a jamais existé en tant que narration, et ajoute, j'attends la suite, donc la femme. »

La suite donc la femme, peut-être un titre.

---

## Relectures

Pourquoi ne puis-je me défaire des livres qui me séparent de celui que j'essaie d'écrire ? Ne suis-je pas comme Emma la victime hystérique du « déjà écrit » ? Je lis et je relis pour ne pas continuer à écrire. Il va falloir que je relise *Mélines*, *Madame Bovary*, *Lady Chatterley*, *Tess d'Uberville* et la *Grand-rue* et encore *La Chartreuse de Parme*, car je m'aperçois, relisant mes

notes qu'elles sont insuffisantes qu'elles me sont inutiles pour dresser le portrait d'Edmonde, le livre à venir n'est pas prêt d'arriver. Je viens de parcourir les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch, parce que, relisant les *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal* d'Armand Marie Jacques de Puységur, une note de Philippe Pédelahore indique que la baronne d'Oberkirch soulignait « la passion du marquis pour les jeunes paysannes du Pays de Bade ». Cette note ne pouvait que m'intriguer, le marquis aurait été animé d'un érotisme tout aussi irrépressible que celui d'Edmond dans *La Grande Bibliothèque*. L'index m'épargna la lecture des sept cents pages pour y chercher encore des informations sur le marquis de Puységur, et la relecture de *L'Idiot* que je venais juste d'achever devait me préparer à la l'écriture du portrait d'Edmonde, je peux même dire que je me réjouissais de pouvoir commencer, je venais de découvrir que le prince Mychkhine trouvait, à la fin du roman, sur un guéridon, dans l'appartement de Nastassia Filippovna *Madame Bovary* et cornait la page à laquelle le livre était ouvert avant de rejoindre Rogojine. Il me vint alors l'idée folle de relire le roman de Flaubert pour essayer de retrouver la page cornée par le prince, mais je reportais à plus tard cette lecture vouée à l'échec et feuilletait les *Mémoires* de la baronne. Je dois dire que le souvenir des 257 continuait de m'obséder quand je lus l'histoire suivante. Le premier février 1789 eut lieu une séance de magnétisme chez la duchesse de Bourbon organisée par Puységur et son frère M. de Chastenev-Puységur. Ce jour-là Puységur mit « en rapport », comme l'écrit la baronne d'Oberkirch, une de ses somnambules avec le jeune secrétaire de l'ambassade d'Espagne, cette jeune fille assez laide apprit au jeune homme que la femme dont il croyait être aimé et avec laquelle il projetait de se marier dès qu'il aurait vingt-cinq ans, c'est ce qu'apprenait la somnambule à l'assistance en lisant à distance la lettre que le jeune homme avait envoyé à la jeune femme et que celle-ci gardait dans un petit sac brodé, ne l'aimait pas. La somnambule avait hésité à lire la lettre, mais elle fut contrainte par Puységur à la lire, la lire lui faisait mal, lui brisait la tête et le cœur, elle lut : « Je vois. Je vois. Vous êtes bien fou, monsieur le comte, vous promettez à cette femme d'aller l'épouser, de l'enlever dans six mois dès que vous aurez atteint vos vingt-cinq ans. Oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu, cette femme est juive ! Ce mot, précise la baronne, produisit un

effet que je ne puis rendre sur les assistants ; nous étions à peu près une demi-douzaine. Le diplomate devenait de plus en plus pâle, et son émotion était visible. » La somnambule révéla ensuite que cette femme n'aimait pas le diplomate mais « un homme de sa nation », « un voleur » évidemment. Cette « juive » me reconduisit immédiatement à la page 156 de *La Grande Bibliothèque*. C'est toujours ainsi, la perversité de ce livre est imprévisible, alors même que je m'étais écarté de lui et que je m'en voulais de ne pas pouvoir maintenir ma lecture dans le cours de l'enquête, la lecture purement hasardeuse des *Mémoires* de cette baronne me reconduisit dans les parages de mon récit, cette « juive » ne pouvait être que Rachel, « Rachel quand du seigneur » évidemment, mais l'évidence est insupportable, elle aimante. La lecture d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* était prévue, mais il ne l'était pas de rencontrer cette « “petite Juive brune, physique ingrat, visage anguleux, qui se met à la disposition de l'entremetteuse”. » Une recherche épuisante malgré l'aide de « wikisource » révéla que cette citation était controuvée. Dans le roman de Proust, la « petite Juive » est certes « brune, pas jolie », mais elle a « l'air intelligent », son visage n'est pas « anguleux », il est « étroit » et « entouré de cheveux noirs et frisés. » Le texte est fidèle mais altéré, cependant Rachel ne pouvait pas ne pas évoquer la « juive », sans doute une prostituée, qui avait séduit le jeune ambassadeur d'Espagne, mes lectures ignorent le temps, tout se confond, les personnages entrent sans prévenir dans les livres, en ressortent sans prévenir, pour venir imprimer leurs noms sur les pages des livres que je découvre sans toujours les lire. Je croyais, avant d'avoir relu *La Grande Bibliothèque*, que la lecture des *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch ne m'avait rien apporté, mais les noms sont imprévisibles, ils supportent des récits par eux insoupçonnés, inouïs, dont la teneur narrative dépend du seul hasard ou, faut-il écrire, de ma folie ?

À nouveau lisant, lisant toujours la même chose, un autre livre, le même livre pas encore écrit. J'ai souvent eu l'impression depuis le début de mes errements bibliothécaires que je lisais, mais je ne lisais pas encore, je restais au bord de l'essentiel ou plus exactement je le déplaçais. Les livres que je lis ne servent qu'à maintenir la lecture alors qu'il me faudrait essayer de m'écarter des livres, mais les « mises en rapport » sont

insistantes, je ne suis pas maître de mes choix : il y a les livres qu'imposent *La Grande Bibliothèque* et ceux-là, il me faut bien les accepter et il y les autres qui m'arrivent au hasard. Je voudrais au moins qu'il en soit ainsi mais je crois que je suis en proie, non pas aux « doubles pensées » de *L'Idiot*, mais aux doubles, au triples, aux quadruples lectures qui me conduisent dans des espaces narratifs qu'il serait préférable d'éviter, mais quand bien même je le voudrais, je ne peux pas me soustraire à l'aimantation, plus je crois être le jouet du hasard, plus l'implacable secret revient sans que je puisse le reconnaître pour ce que je voudrais qu'il soit, alors même que je sais que je m'en approche. Mais comment ? Qui peut répondre à cette question ? Est-ce que je peux maintenant espérer qu'un lecteur me guidera, me fera relire ce que je lis en m'indiquant le chemin dont je m'étais écarté ?

---

Carnet de bord

Certains amis semblent partager mes errements, après la lecture du deuxième épisode de mon récit, Claude Royet-Journoud m'envoie ce message :

« Ce second épisode – ou plutôt deuxième : j'attends déjà le troisième ! – me donne le tournis. Je vais essayer de ne pas me briser le crâne contre cette  *Pierre écrite*. Il faut se tenir à l'intérieur même du vertige pour vaincre le labyrinthe et ne pas mourir asphyxié ! L'enjeu n'est pas mince. Chercher sa propre respiration et finalement céder à l'étrange séduction. Un accaparement physique et ultime.

Je t'embrasse, Claude »

Oui, Claude a bien vu mon problème : Comment ne pas mourir asphyxié ? Il a raison, l'enjeu n'est pas mince. Que faire ? Je continue d'accumuler des notes inutiles. Je note ceci par exemple dans *La Bataille de Pharsale* de Claude Simon : « Elle avait lu environ une trentaine de pages maintenant soit un millimètre à peu près d'épaisseur entre le pouce et l'index de la main gauche. »

Danielle Mémoire, déjà, avait craint que ce récit soit celui d'un fou et par conséquent illisible. Quelle serait la mesure de l'illisible entre le pouce et l'index ?

Cet exergue de Rilke au début d'*Histoire* de Claude Simon serait plus approprié :

« Cela nous submerge. Nous l'organisons. Cela tombe en morceaux  
Nous l'organisons de nouveau et tombons nous-mêmes en morceaux. »

J'ai cru, jusqu'à ma relecture très récente de *La Grande Bibliothèque*, que le portrait d'Edmonde me sauverait, je rêvais d'un récit apaisé, j'ai lu Claude Simon pour essayer de trouver une forme adaptée à l'écriture de cette nouvelle enquête, la recherche d'Edmonde. Je pouvais trouver le modèle d'une phrase dérivative en outre Claude Simon était placé très haut par Edmond Madaule.

Je vais peut-être renoncer à ce portrait, mais je ne voudrais pas renoncer au titre de la seconde partie suggéré par la lecture de Jean : comment poursuivre ?

---

J'avais initialement intitulé cette seconde partie Edmond et Edmonde quand je me suis interrompu pour relire une cinquième fois *La Grande Bibliothèque* afin de repérer les indices me permettant de dresser le portrait d'Edmonde, interruption elle-même interrompue par la relecture de *L'Amant de lady Chatterley*. La relecture de ces romans me conduisit évidemment à me relire, ces relectures ne m'avaient, jusqu'à présent, jamais posé de problèmes : je pouvais enrichir, modifier, mon récit a posteriori, mais aujourd'hui je ne peux continuer à procéder à ces retours en arrière impunément, il faut qu'ils soient lisibles, j'ai donc décidé de signaler ces reprises par des « italiques gras. » Mon premier retour en arrière est maintenant lisible page 18. Ce procédé est fidèle à la stratégie d'écriture attribuée à Edmond par Pierre, mais plus encore et par-delà ce qu'on pourrait mettre au compte de mon identification à l'auteur de *La Grande Bibliothèque*, je veux que la lecture soit ignorante du temps. Il faudra lire mon récit dans un ordre non linéaire. Ma page 18 coïncide d'ailleurs avec la page 18 du roman de Puységur dans laquelle il y a la note à laquelle je me réfère page 18, de telle sorte qu'un lecteur averti serait contraint de lire simultanément mon récit et le roman. Je rêve en effet depuis le début d'une seule lecture qui comprendrait les temps de

toutes les lectures qui ont été nécessaires à la progression de ce que j'écris, mais espérant cette lecture, je ne suis pas dupe, je voudrais pouvoir penser que ce que j'écris tient lieu des livres à lire et plus je relis le roman de Puységur de près, plus il m'écrit de loin et croire que je suis aimanté n'est qu'un piètre mot pour résister à l'éloignement qui se creuse entre la lecture et l'écriture. Peut-être faudrait-il admettre que ce livre est un obstacle à l'écriture, Pierre Madaule lui-même n'a, je crois, cessé de vouloir contourner cet obstacle en laissant croire qu'il pouvait être l'auteur tout en se refusant à l'être.

La lecture des *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch pourraient m'apparaître moins inutile que je le croyais après avoir relu le roman de D. H. Lawrence. « Cette femme juive » qui aimait un voleur introduisait Constance, la femme de Clifford, dans le salon de la baronne. Clifford à n'en pas douter était l'homme qu'aimait cette jeune femme et, contre toute attente, la jalousie de lady Chatterley allait se manifester en trahissant son antisémitisme qui s'accordait parfaitement avec l'assistance : « Tout ce que vous faites, disait Constance à son mari, c'est de profiter des autres, grâce à votre argent, comme n'importe quel Juif. » La découverte de l'antisémitisme de Constance me rendit très pénible la recherche du double féminin d'Edmond. « Edmonde, écrit Edmond, aimait à être comparée à Constance : elle y voyait un très grand compliment » et *L'Amant de lady Chatterley* « avait été d'une certaine façon notre Bible ». L'identification est complète, et celle-ci ne me donne pas envie de m'engager à tracer le portrait d'Edmonde. La recherche d'Edmonde m'apparaît de plus en plus, comme à Edmond, un piège tendu par la lecture de *La Grande Bibliothèque* qui vise à me faire lire et relire des livres pour retarder le récit et pour me détourner de l'enquête. Écrire qu'Edmonde est une espèce de « double ou de sosie » d'Edmond est un piège dans lequel je suis tombé très facilement, ou bien je m'aperçois de plus en plus que je m'invente des pièges qui doublent les pièges « réels » pour attribuer à mes lectures et à mes relectures l'impossibilité de continuer ce que je m'étais promis d'écrire. Si Edmonde est « le sosie », d'Edmond, ne serait-elle pas aussi le double de Pierre ? Pierre n'est-il pas le double « enfanté » par Edmond, enkysté en lui pendant quatre ans, quatre ans avant la naissance de Pierre comme le

relate « La Faute », le court récit de *Malédiction* de la deuxième partie de *La Grande Bibliothèque* ?

« Il y a très longtemps, je n'avais guère plus de quatre ans, écrit Puységur, s'est produit le premier fait se rapportant à mon histoire. Ma mère faisait la toilette de son bébé, quand elle s'est exclamée, je m'en souviens parfaitement : "Tiens, le petit a une marque de fabrique, c'est bizarre, je ne l'avais jamais remarqué." Mon père est venu constater à son tour, puis mes grands-parents, et l'on me palpait le dos avec enthousiasme. J'ai dû alors demander ce que cela signifiait, car je fus frappé de la réponse qui me fut faite : "Tu as quelque chose qui nous permettrait de te reconnaître, même s'il t'arrivait les plus grands malheurs." »

Cette « marque de fabrique » apparaît exactement l'année de la naissance de Pierre, cette marque s'avère être un kyste qui va grossir jusqu'à nécessiter une intervention médicale lorsqu'Edmond aura dix-sept ans, c'est-à-dire en 1940. Après l'extraction du kyste Edmond cherche à comprendre ce qu'on lui a enlevé. L'infirmière, dont le visage trahit une certaine terreur lui répondit :

« Vous venez d'être père... enfin non : mère... je ne sais plus ce que je dis ; simplement, il y avait un fœtus dans votre kyste. »

Edmond père et mère de son frère, un homme vierge, comme Marie, concevant – immaculé – non un fils, mais un frère. Je fais donc l'hypothèse qu'Edmond commence à écrire à l'âge de dix-sept ans, mais que *La Grande Bibliothèque* est en « gestation » depuis l'âge de quatre ans, qu'elle sera à la fois le souvenir du frère perdu et de sa naissance, et que le motif obsédant de l'incarnation des livres trouverait-là sa possible interprétation. Pierre est le double d'Edmond et Edmonde est le sosie nécessaire d'Edmond pour donner « naissance » au roman-frère. En cherchant Edmonde, je trouverai peut-être la mère et la sœur de Pierre.

---



Carnet de bord

Ce que je viens de « trouver » me laisse perplexe. L'interprétation est-elle la bonne ? Ai-je pénétré la crypte et le secret de La GB ?

Demander à Pierre Madaule le prénom de sa sœur, je parierai qu'elle écrit. Relire, peut-être l'*Autobiographie de ma mère* de Jacques Madaule. Le père ne dit rien de la fille dans sa correspondance avec Paul Claudel, alors qu'il évoque à deux reprises Edmond et une fois Pierre.

DM sera peut-être amusée par « ma découverte ».

---

Cher Pierre Madaule,

J'ai décidé depuis peu de vous écrire aussi dans ce récit. Je n'ai pas reçu de lettre de vous depuis maintenant trois semaines, j'espère que vous allez bien et que votre opération s'est bien déroulée.

Comme vous pouvez vous en rendre compte à la lecture de ce récit, je continue à me heurter à ce qui est retenu dans la crypte et cependant il y a bien quelque chose que je ne sais pas encore nommer qui, dans ce récit, participe d'un fantasme d'incorporation. Vous connaissez *Fors*, le texte de Derrida. « L'incorporation se tait, ne parle que pour taire ou pour détourner d'un lieu secret. » Mes errements bibliothécaires voudraient parler de ce qu'ils ignorent, et je n'écris que pour lire et me détourner de ce que j'aurai à écrire. Mais je dois vous dire que je ne suis pas dupe de cette errance, depuis quelques temps ces errements, ce que je nommais ainsi avec une certaine complaisance, rencontrent le mot « juif » à la croisée de mes lectures. Il ne cesse de hanter, il semble poursuivre ce récit, il l'affole depuis ma découverte de « l'autre Puységur ». Quoique je lise, ce mot revient, il me suit. Je ne pouvais pas, par exemple,

souçonner qu'il serait à nouveau présent dans *L'Amant de lady Chatterley* et Constance n'est pas n'importe qui, elle est l'incarnation la plus proche d'Edmonde qui est « le sosie d'Edmond ». Cet affolement risque de saturer le récit et m'éloigner encore plus de la crypte alors que ce que je voudrais éviter ne pourra que me reconduire au bord de l'insaisissable, au plus près de ce qui m'est le plus difficile à dire. La crypte, si tel est le lieu de ce mot, est là pour dissimuler et peut-être conviendrait-il de laisser la crypte à sa dissimulation, mais vous le savez comme moi, « la crypte qui d'elle-même se cèle tout autant qu'elle recèle » dissimule la dissimulation. J'en viens donc à me demander quel rôle joue le nom de Puységur dans cette dissimulation de la dissimulation, mais je tiens à vous dire que ce nom ne joue ce rôle que sur la scène de mes errements, non pas dans, ni hors de *La Grande Bibliothèque* mais par le récit de mes lectures. Pour le dire abruptement Edmond Madaule n'est pas la question, c'est plutôt ma lecture qui est la question.

J'espère, cher Pierre Madaule, que vous comprenez ma perplexité et je vous adresse mes pensées les plus amicales,

Francis